



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

H. Afr.

8049

Æ

H. M. 8049. X

H. Afr. 8049^Σ

BLIDA

PAR

UN DE SES ENFANTS

LÉGENDES, HISTOIRE

STATISTIQUE ET DESCRIPTION

DE BLIDA

ET DE SES ENVIRONS

AVEC

UN PLAN DE LA VILLE

Prix : 1 Fr. 50

BLIDA

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE A. MAUGUIN

M DCCC LXXVI



U

BLIDA

PAR

UN DE SES ENFANTS

H. Apr. 8049 Σ

BLIDA

PAR

UN DE SES ENFANTS

LÉGENDES, HISTOIRE

STATISTIQUE ET DESCRIPTION

DE BLIDA

ET DE SES ENVIRONS

AVEC

UN PLAN DE LA VILLE

Prix : 1 Fr. 50

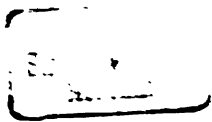
BLIDA

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE A. MAUGUIN

M DCCC LXXVI

A/63/225

09A
Digitized by Google



Blida, ô ma patrie bien-aimée, c'est à toi que je dédie ce livre. C'est au milieu de tes jardins parfumés que j'ai reçu le jour, c'est là que je veux vivre, c'est là que plus tard j'espère dormir de l'éternel sommeil. Je te consacre ce premier ouvrage comme les prémices de mon âme. Inspire-le, ô ma ville chérie, et puissent ceux qui le liront y puiser le désir de te connaître et le bonheur de t'aimer.

PRÉFACE

Ce petit livre est surtout un guide dans notre ville ; je l'offre aux étrangers qui voudraient bien la visiter ; mais je me suis appliqué à en éliminer autant que possible le style didactique qui trop souvent rend insipides ces sortes de manuels ; je n'ai pas la prétention d'avoir fait une œuvre littéraire, j'ai visé surtout à donner une forme agréable à mon récit et à mes descriptions.

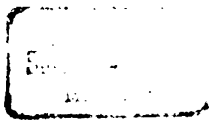
J'ai puisé dans la tradition indigène toute la partie légendaire et historique. Je dois avouer que j'ai été puissamment aidé par le

charmant ouvrage de M. le colonel Trumelet « *Le Piton de l'Atlas* » que j'ai exhumé des anciennes collections du journal le *Tell*. Quant à la partie descriptive, j'aurais trop à faire si je voulais remercier tous ceux qui m'en ont fourni les éléments. Mais je puis dire ceci : c'est Blida tout entière qui a fait ce livre ; je n'ai été qu'un secrétaire docile, écrivant sous sa dictée et ses inspirations.

Et vous tous, à qui je l'offre au milieu des fêtes de notre charmante cité, conservez-le en souvenir d'elle, et rappelez-vous que tous les ans nous tâcherons de mieux faire, et que tous les ans nous serons heureux de vous revoir.

15 mai 1876.

H. F.



I

Blida signifie en arabe petite ville, et un poète indigène a fait sur elle ce distique : « On t'appelle petite ville, et moi je t'appelle « petite rose. » Et en effet, enveloppée par ses jardins et ses orangeries comme dans une riche parure, adossée à la montagne neigeuse qui l'abrite, elle ressemble à une fleur s'épanouissant aux pieds du géant Atlas.

C'est bien là que la mythologie a placé ce célèbre jardin des Hespérides où le géant alla cueillir les pommes d'or tandis qu'Hercule soutenait le ciel. Les divinités qui le gardaient s'en sont enfuies, mais les pommes

d'or sont restées ; l'arbre qui les fournit nous donne au printemps le parfum de ses fleurs, en été l'ombre épaisse de son feuillage, en hiver ses fruits savoureux.

Une abondante rivière augmente encore la richesse de ce sol fertile, tandis qu'à l'ouest de la ville un bois d'oliviers séculaires offre aux visiteurs une promenade abritée, au peintre et au poète un admirable sujet d'études et de rêveries.

La rivière et le bois ont chacun leur légende ; toutes deux sont empreintes de cette poésie orientale qui réunit dans un charmant mélange la réalité au merveilleux. C'est à elles d'ailleurs que se rattachent les origines de Blida.

En l'année 925 de l'hégire (1519 de notre ère), arriva au pied de la montagne, dans l'angle de la plaine où se trouve actuellement Blida, un marabout qui, par ses études, ses longs voyages, et surtout ses pieuses prières, s'était attiré toutes les faveurs du Ciel ; mais il savait que l'amour de

Dieu et le repos de l'âme étaient les seuls trésors que l'homme dût envier; aussi, n'ayant d'autre bagage qu'un burnous douze fois rapiécé, recherchait-il un endroit solitaire où, sans crainte d'être troublé par les hommes, il pût librement se consacrer à Allah et converser avec Mohammed, son prophète.

Il pénétra dans la gorge qui aujourd'hui porte son nom (le marabout s'appelait Ahmed el Kebir), et arriva bientôt à un endroit qu'il trouva propice, où des caroubiers et des oliviers immenses formaient comme un temple naturel.

L'heure de la prière étant venue, le marabout chercha vainement l'eau nécessaire à ses ablutions; le torrent qui descendait la gorge avait été desséché par les ardeurs de l'été, et aucune source n'alimentait cet endroit solitaire.

Malgré la nuit qui tombait, le marabout entreprit l'ascension de la montagne; il faut dire que la lumière du prophète était en lui et suffisait sans doute pour guider ses pas;

après un long trajet, il en atteignit le sommet.

Là, il se mit en prières, évoquant les puissances célestes ; puis, se relevant, il appela à haute voix toutes les sources de la montagne et, au nom d'Allah, leur enjoignit de le suivre. Toutes les naïades s'arrêtèrent étonnées et retinrent leurs eaux sur leur lit rocailleux ; à un second appel, oubliant leur course ordinaire, elles accoururent en foule autour du marabout ; sur un signe de celui-ci, elles se groupèrent et suivirent lentement sa marche en descendant la gorge jusqu'alors desséchée.

Mais une telle abondance d'eau pouvait être funeste et dévaster les champs ; aussi, le marabout ordonna-t-il à la nouvelle rivière de ne pas suivre l'ancien lit du torrent, mais de longer le pied de la montagne jusqu'à ce que ses eaux se mélassent à celles de la Chiffa.

Les eaux lui obéirent et l'ancien torrent resta pour toujours desséché ; on peut voir encore au-dessous de Blida, près de la gare

actuelle, les traces les plus incontestables de son passage.

Parmi les sources qui l'avaient suivi, le marabout en avait remarqué une plus pure et plus fraîche que ses compagnes ; quand il fut arrivé à l'endroit qu'il avait choisi, il s'arrêta et la retint avec lui ; il l'installa au pied d'un caroubier séculaire, il l'appella « anceur » (source) et lui donna toutes sortes de propriétés bienfaisantes.

Pendant bien des années, les femmes arabes ont été y brûler l'encens et les parfums, et Dieu sait combien de miracles ont été accomplis par cette source consacrée ; mais aujourd'hui la main cruelle de la civilisation l'a captivée dans un vaste réservoir. Et si la « Fontaine Fraîche, » pour punir cette impiété, a cessé d'accomplir ses miracles, elle est cependant restée bonne fille et fournit en abondance dans la ville une eau particulièrement appréciée pour sa fraîcheur et sa pureté.

Les légendes que racontent les indigènes sur Sidi Ahmed el Kebir sont si nombreuses qu'il ne nous est pas possible de les rapporter toutes ici ; nous nous bornerons à en raconter quelques-unes, pour bien faire voir quelle était la puissance de ce saint homme et la confiance que le prophète avait en lui.

Ahmed el Kebir était, depuis quelques jours seulement, dans son nouveau domaine quand il fut interpellé par trois cavaliers qui remontaient la rivière; ils lui demandèrent, d'un ton arrogant, qui il était, et de quel droit il s'était ainsi installé sur leurs terres.

Le saint homme déclina immédiatement sa qualité de marabout ; mais, comme il n'avait sans doute pas de titres en règle pour la justifier, il ne fut pas cru sur parole par ses interlocuteurs :

« Nous allons chercher dans les Beni-
« Salah une fiancée pour le caïd de notre
« tribu, dirent-ils ; demain, à la même
« heure, nous repasserons ici ; si tu es ma-

« rabout, prépare-nous une diffà, et nous
« croirons en ton pouvoir ; sinon, malheur
« à toi. »

Il faut dire, pour ceux qui l'ignorent, que la diffà est le festin par excellence des Arabes ; il se compose généralement d'un plat de couscoussou accommodé au safran, et d'un ou plusieurs moutons rôtis à un vaste brasier, auxquels on ne fait subir d'autre préparation que celle de les dépouiller.

Le lendemain, en effet, un long cortège descendait la rivière ; en tête étaient les trois cavaliers, puis la fiancée accompagnée de sa famille. Les voiles et le haïk qui la recouvraient ne permettaient pas de voir son visage ; mais sa taille souple, son pied mignon, et le timbre argenté de sa voix laissaient deviner que c'était une perfection ; aussi, le caïd l'avait-il payée à son père un prix considérable.

Un grand nombre d'indigènes suivaient le cortège, espérant retrouver dans les splendeurs de la fête une partie des impôts qu'on

leur avait extorqués pour cette circonstance.

Quand ils arrivèrent en face de la demeure du marabout, ils le trouvèrent en prières, la face tournée vers l'Orient. Un des cavaliers, manquant à toutes les règles de la piété, ne craignit pas de l'interrompre au milieu de ses dévotions :

« — Eh bien, Cheikh, et cette diffà que
« tu nous as promise ? Où sont les djennoun
« (génies) qui doivent la servir ? S'ils sont
« restés sourds à ta voix, tu n'est donc
« qu'un imposteur ? »

Ahmed el Kebir lança à cet impie un regard qui le fit frémir ; puis, sans daigner lui répondre, il s'approcha d'un vaste rocher et le frappa de son bâton ferré ; le rocher s'ouvrit aussitôt et il en sortit un djin portant sur sa tête un immense plat de couscoussou où s'étaient de succulentes tranches de mouton. Il s'en dégagait une odeur si savoureuse, que tout le cortège fut incontinent saisi d'une fringale sans exemple dans les annales du pays.

Mais c'était peu d'un seul plat de cous-

coussou. Le marabout avait beau répéter à la foule qu'il y en aurait pour tous, ventre affamé n'a pas d'oreilles, et les plus violents parlaient déjà de lui faire un mauvais parti. Mais, ô prodige ! plus on puise dans le plat, plus il s'agrandit ; et la foule est rassasiée sans que son piton fumeux ait diminué de hauteur.

Alors la voix du marabout gronda comme un tonnerre : « Gens de peu de foi ! il a
« donc fallu le témoignage de vos sens pour
« reconnaître la puissance d'Allah et de
« Mohammed, son prophète. Que leur
« nom soit vénéré ! Retournez en vos
« demeures et souvenez-vous que ce n'est
« que par la prière et les offrandes que
« vous pourrez obtenir votre pardon. »

Ce miracle suffit pour convaincre les tribus voisines de la puissance du marabout, et depuis ce jour son gourbi ne désemplit pas de visiteurs qui n'étaient reçus, bien entendu, que quand ils avaient les mains pleines.

Et j'admire en cela la sagacité du mara-

bout : pour attirer les hommes, il s'était adressé à leur glotonnerie ; car, combien en est-il, même hors des musulmans, qui se donneraient à Dieu, et même au diable, moyennant un copieux festin. Puis, après ce coup d'éclat, il était devenu ménager de sa puissance et écartait de sa demeure tous ceux qui ne témoignaient pas suffisamment de leurs sentiments religieux.

Qu'on ne croie pas cependant que le marabout eût besoin de toutes ces offrandes, il ne les recevait évidemment que pour le compte du Seigneur. Les indigènes du pays en eurent un jour la preuve évidente.

Un mrrerbi, ou homme de l'Ouest, puissamment riche, paraît-il, possédait à quelque distance dans la plaine, de vastes terrains incultes par suite de la siccité du sol.

Il se rendit chez Ahmed el Kebir qu'il trouva près de sa source favorite, et offrit de lui acheter l'eau qu'il avait amenée dans le pays. Le marabout refusa, disant que l'eau appartenait à tout le monde.

A cette réponse, le mrrerbi, homme orgueilleux et pervers, s'emporta contre le saint, lui disant qu'un marabout n'avait besoin d'eau que pour sa boisson et ses ablutions, et que s'il ne lui vendait pas le surplus il saurait bien le prendre malgré lui.

« Tu crois que j'ai besoin de tes richesses, dit le marabout ? eh bien, secoue ce caroubier qui abrite la source. »

Le mrrerbi l'ayant fait, il en tomba au lieu de caroubes une pluie de pièces d'or. Le mrrerbi, qui était cupide, se précipita pour les ramasser sans tenir compte de cet avertissement du Ciel ; mais, nouveau miracle ! les sultanis d'or fuyaient devant lui, et le conduisirent jusqu'à une anfractuosité de rochers, où cet homme impie ne craignit pas de s'engager.

Aussitôt, et sur un signe du marabout, les rochers se refermèrent écrasant sous leur poids l'avare au milieu de ses trésors.

Remontez jusqu'à cet endroit de la rivière, vous pourrez voir encore la fissure

qui sépare les deux rochers. Écoutez bien ce bruit sourd qui s'en dégage : ce n'est pas le vent qui souffle dans la gorge, ce n'est pas la cascade de la source qui sort de ces rochers ; c'est la plainte du mrrerbi qui étouffe sous le poids de la montagne, jusqu'au jour du jugement dernier.

C'est ainsi que Sidi el Kebir, durant toute son existence, révéla aux tribus voisines les sciences cachées que le saint prophète lui avait enseignées ; il s'était acquis une si grande réputation de sainteté que des Maures, chassés de l'Espagne par les chrétiens, ayant imploré sa protection, il les établit sur les terres des Beni Bou Nessaïr, tribu orgueilleuse et impie, qu'il dispersa rien que par ses prières ; ce furent ces Maures qui commencèrent à construire la ville de Blida.

Sidi el Kebir s'était marié, non pour satisfaire à ses passions, (un aussi saint marabout devait savoir les dominer) ; mais, pour obéir à la loi du prophète qui condamne le célibat,

et afin de pouvoir laisser à la nouvelle ville toute une famille de protecteurs auprès d'Allah.

Il eut trois fils, et tous trois étaient dans la force de l'âge quand, chargé d'années, il rendit son âme à l'Éternel.

Ses Maures fidèles voulurent lui élever un tombeau somptueux. On sait combien ils étaient versés dans la science de l'architecture. Ils avaient apporté dans cette construction toute leur intelligence et tous leurs soins, et la tradition nous rapporte que c'était une merveille. Mais, le lendemain de l'achèvement de ce tombeau, on n'en retrouva que les ruines. Les autres marabouts décidèrent que Sidi Ahmed el Kebir avait dû être irrité de ce luxe, lui qui avait toujours vécu dans la modestie et la pauvreté. Au lieu d'une construction opulente, sa tombe fut couverte d'une simple pierre tumulaire; on ne réserva que deux cavités en forme de niches, l'une pour les cierges, l'autre pour les offrandes que les fidèles viennent y déposer.

En mémoire du marabout, on a nommé la rivière « l'Oued-el-Kebir. » Si le touriste en remonte la gorge, il trouvera à deux kilomètres environ de la ville, un endroit plus évasé. A gauche de la route, un hameau arabe de quelques maisons seulement, s'élève en gradins jusqu'aux pentes abruptes de la montagne, presque entièrement perdu dans une forêt d'orangers, de citronniers et de caroubiers. A quelques pas, est un cimetière vénéré qu'abritent des oliviers séculaires. C'est là qu'habitent les descendants de Sidi el Kebir ; c'est là que repose le saint marabout, leur ancêtre.

Du fond de cette gorge, qui semble être l'extrémité du monde, dans cet évasement presque perdu à mi-côte de la montagne, le fanatisme religieux, comme dans ses derniers retranchements, peut contempler la civilisation qui, tous les jours, s'étend de plus en plus sur cette plaine qu'il dominait autrefois.

Tous les ans, à l'époque des fêtes de

Mouloud ou de la nouvelle année, les fidèles de toute la plaine se réunissent en masse autour du marabout. Après les prières, la fantasia ; puis les bayadères, qui, leurs longs foutas à la main, se livrent à leurs danses lascives, et reçoivent sur le front les pièces d'argent qui vont grossir le trésor des marabouts.

Comme la rivière, le bois d'oliviers qui s'étend à l'ouest de la ville, a sa légende et son marabout. Aussi le nomme-t-on « le Bois Sacré » ; mais sa légende est moins complexe et son marabout moins vénéré, et l'un et l'autre se rattachent d'ailleurs d'une manière moins intime à l'existence de Blida.

Sidi Yacoub était un marabout universellement honoré des fidèles, et particulièrement chéri du prophète.

Dans ses voyages, il voulut voir Blida dont il avait souvent entendu vanter les sites enchanteurs ; il s'y rendit avec plusieurs compagnons et dressa ses tentes là où se

trouve aujourd'hui le bois des oliviers, qui n'était alors qu'un champ desséché par les ardeurs du soleil.

La population vint en foule au-devant du marabout vénéré, lui apportant le lait, le miel et toutes les offrandes en usage chez les musulmans.

Le marabout, dans la nuit suivante, fut rappelé précipitamment sur un autre point du pays ; l'histoire ne dit pas où ni pourquoi. Toujours est-il qu'il dut partir sans retard ; la sécheresse avait durci le sol, et, comme les piquets de tentes résistaient à tous les efforts, Sidi Yacoub ordonna de détacher les cordes et de les abandonner ; puis il partit, après avoir appelé la bénédiction du Ciel sur la cité qui lui avait ainsi offert l'hospitalité.

Allah entendit sa prière, et, pour récompenser Blida de sa piété, il transforma chaque piquet abandonné par le Saint, en un olivier majestueux.

En commémoration de ce miracle, les

Blidéens ont élevé, au milieu du bois, un marabout en l'honneur de Sidi Yacoub ; mais ce n'est qu'un sarcophage, car la dépouille du Saint n'y a jamais reposé.

The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the world, from the beginning of time to the present day. The author discusses the various stages of human civilization, from the primitive state of nature to the development of modern societies. He also touches upon the different forms of government and the progress of science and art.

In the second part, the author turns to a more detailed examination of the political and social conditions of the world at the time of the writing. He analyzes the causes of the various revolutions and wars that have shaped the modern world, and he offers his own views on the future of humanity.

sance, comme inspirées en quelque sorte par le charme même de la contrée.

C'est bien à Sidi Ahmed el Kebir qu'il faut rapporter la fondation de Blida. Quand ce marabout vint se fixer dans le pays, il le trouva occupé surtout par deux tribus : les Oulad Sultan habitaient toute la partie que baigne la rivière, et possédaient un hameau de quelques maisons là où est aujourd'hui la place du marché européen. Les Beni Bou Nessaïr étaient plus au nord, probablement vers le centre de la plaine ; plus riches que leurs voisins, ils étaient orgueilleux et cruels.

Sidi el Kebir avait des connaissances très étendues, et tout porte à croire qu'il était originaire de l'Andalousie, dont les Maures venaient d'être chassés, et où s'étaient concentrées, pendant un certain temps, les plus vives lueurs de cette civilisation arabe, où la nôtre a puisé à pleines mains.

Il s'attira très-vite chez les Oulad Sultan

une très-grande réputation de sainteté ; il était pris comme arbitre dans tous leurs différends, et ce fut lui qui partagea entre eux les eaux abondantes de la rivière.

A la même époque, des fièvres violentes se déclarèrent chez les Oulad Nessair qui se dispersèrent en grande partie, et les Oulad Sultan restèrent ainsi libres possesseurs du pays.

On était au commencement du seizième siècle : les Maures, expulsés de l'Espagne, étaient venus pour la plupart se réfugier avec leurs trésors sur la côte d'Afrique ; une colonie importante s'était établie au pied du Chenoua, sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine de Tipaza ; mais ils étaient souvent en butte aux persécutions des Arabes de la montagne voisine, qui, plus aguerris qu'eux, venaient s'emparer à peu de frais des produits de leur industrie.

Ces Maures vinrent implorer la protection de leur ancien compatriote, Sidi el Kebir ; celui-ci réunit les Oulad Sultan et

leur persuada de céder aux nouveaux venus la moitié de leur sol. L'influence du marabout était si grande, qu'il n'eut aucune peine à l'obtenir : « Qu'avons-nous, ô mon-
« seigneur, lui répondirent-ils, qui ne soit
« à toi ? N'est-ce pas toi qui as doté notre
« contrée de ces eaux bienfaisantes ; n'est-
« ce pas toi qui nous as fait connaître les
« propriétés de toutes ces plantes qui
« poussent sur notre sol ; n'est-ce pas toi
« qui as écarté de nous les maladies, et
« ramené, au contraire, la concorde et la
« paix ? Nos terres et nos personnes sont en
« ton pouvoir. »

Avec de tels sentiments, il était difficile de ne pas être content ; aussi la plus parfaite entente régna-t-elle, dès le premier jour, entre les nouveaux venus et les anciens habitants. Les Maures occupèrent toute la partie de terrain comprise entre la rue actuelle des Coulouglis et l'entrée de la gorge.

Les Maures avaient rapporté de l'Espagne des connaissances très-nombreuses ; cette

population peu belliqueuse était surtout remarquable par son industrie; en quelques années, toute la limite nord du terrain qu'on leur avait cédé fut couverte de maisons; d'un autre côté, et avec l'aide des maçons maures, le hameau des Oulad Sultan s'était transformé : les goarbis étaient devenus des maisons et rejoignaient celles de leurs voisins. En fort peu d'années, les populations se confondirent, et Sidi el Kebir, dans ses derniers jours, put jouir de son œuvre et voir une ville florissante et prospère entourée de jardins délicieux, là où il n'y avait avant lui que des marais pestilentiels et des tribus plus habituées à la rapine qu'au travail.

D'après certaines traditions, ce furent ces Maures andalous qui importèrent dans le pays l'oranger et le citronnier, et, sur les conseils de Sidi el Kebir, de vastes plantations en auraient été faites autour de la nouvelle ville : mais tout porte à croire que l'oranger au moins existait déjà dans le pays.

Alger était alors sous la domination de Kheïreddin Barberousse ; le pacha entendit parler de cette ville nouvelle, sortie pour ainsi dire de dessous terre à la parole du marabout vénéré. Il voulut la connaître et, probablement, la soumettre à sa puissance. L'histoire pourtant ne nous dit pas qu'il vint avec des intentions belliqueuses ; elle nous rapporte seulement l'entrevue de Kheïreddin et du marabout.

Le pacha n'a pas dans l'histoire une grande réputation de piété ; il est probable pourtant qu'il sentit le besoin, avant de partir pour Constantinople, d'appuyer son autorité sur celle des personnages les plus vénérés du pays.

Le marabout dut être fort surpris quand il vit tous ces hauts dignitaires, aux habits brodés d'or, se jeter à ses pieds et baiser le pan de son burnous ; et il versa, paraît-il, des larmes quand Kheïreddin lui-même baisa sa tête déjà tremblante sous le poids des années.

Kheïreddin et le marabout eurent une

longue conférence, et dans cette entrevue le sort de Blida fut décidé.

Kheireddin donna de l'argent pour construire une mosquée, une zaouïa ou école, une étuve et un four banal ; mais, en échange, la ville passa sous la domination turque, qui y fut d'ailleurs fort anodine.

La mosquée fut construite au centre de la nouvelle ville et porta jusqu'à la conquête le nom de « El Kebir » ; après la conquête, elle fut transformée en église catholique, puis en école communale ; aujourd'hui elle est abandonnée ; elle forme sur un des angles de la place une construction très-basse, et il serait impossible de retrouver dans cette masse informe l'ancien lieu de prière des enfants de Sidi el Kebir.

●
La zaouïa de Sidi el Kebir fut établie par le marabout auprès de sa demeure ; le marabout, qui était un homme fort savant, la surveilla lui-même durant les premières années ; puis il en laissa la direction à l'un

de ses fils, qui fut puissamment aidé dans cette tâche par les Maures les plus érudits de la population.

On sait combien les traditions scolaires avaient été conservées par les Maures d'Espagne. C'est à eux, sans doute, que la zaouïa de Sidi el Kebir dut sa réputation. Jusqu'à la conquête, elle était renommée dans toute la régence, et elle fournit une véritable pépinière de thalebs et d'hommes de loi.

Aujourd'hui, encore, cette école existe dirigée par les derniers descendants du marabout; mais ce n'est plus qu'un simple enseignement primaire qui y est donné, et le professeur aurait souvent plus besoin de leçons que les élèves eux-mêmes.

En peu d'années, après la mort du marabout, la gorge se peupla d'usines dues surtout à l'industrie mauresque; plusieurs moulins, plusieurs tanneries, et une fabrique de chachias y furent installés; les mécanismes étaient grossiers, mais il reste à savoir si, à la même époque, ils

étaient plus parfaits dans la vieille Europe.

Plusieurs de ces moulins existaient encore il y a quelques années ; aujourd'hui on n'en trouve plus que les ruines. La minoterie française s'est, elle aussi, emparée de la gorge ; de grandes usines, dont nous parlerons plus loin, expédient leurs produits jusqu'en Europe. La civilisation y a gagné sans doute, mais le pittoresque y a perdu.

L'histoire de Blida, depuis la mort du marabout, n'offre rien de bien saillant. La prospérité avait vite entraîné avec elle le luxe dans la petite ville ; aussi, chacun se livrait au plaisir sans se souvenir des préceptes du Coran. C'était à Blida que les riches corsaires d'Alger venaient se reposer de leurs courses aventureuses, oubliant, au milieu des senteurs pénétrantes de ses jardins, les dangers de leurs luttes avec les Chrétiens ; aussi donnait-on à Blida le nom de « kahba » ou la courtisane. Les arabisants me pardonneront cette inexactitude de la traduction.

Dans les derniers temps de la régence la licence n'avait plus de bornes, et Allah jugea nécessaire de faire un exemple pour ramener dans le devoir cette population dévergondée.

Ici, je laisse de nouveau la parole à la fable.

Mohammed, le saint prophète, en souvenir sans doute de son ancien marabout, voulut faire une dernière tentative auprès de cette population si oublieuse de ses lois. Il revêtit la forme d'un marabout vénérable : ses vêtements étaient sordides, et ses pieds n'étaient recouverts que par la poussière de la route. C'est en cet état qu'il pénétra dans la ville un jour de fête, implorant la charité et l'hospitalité au nom d'Allah : « Retire-
« toi, vieillard, disaient les habitants ; ne
« vois-tu pas que la poussière de tes pieds
« salirait nos tapis et que celle de tes vête-
« ments souillerait nos riches tentures ;
« nous n'avons que faire de ta misère, et ta
« place n'est pas chez nous. »

Irrité de ces discours et bien convaincu

de l'impiété de cette ville, Mohammed y lança sa malédiction ; aussitôt le ciel se voila, le sol frémit jusqu'au fond de l'abîme, et un tremblement de terre engloutit cette population sacrilège sous les décombres de la cité.

Ce tremblement de terre, dont se souviennent encore les anciens du pays, eut lieu en 1825 ; les secousses se suivirent pendant si longtemps et la ville fut tellement bouleversée, que la population et les autorités décidèrent qu'on en changerait l'emplacement. On commença, en effet, à deux kilomètres environ dans la plaine, à construire l'enceinte de la nouvelle cité. Mais, avant sa terminaison, la ville était sortie de ses ruines et les maisons rebâties en si grand nombre qu'on ne pouvait plus songer à les abandonner.

L'emplacement projeté pour la nouvelle ville a conservé le nom de « la Nouvelle Blida » ; les murs en sont restés, mais ils ne servent qu'à séparer les uns des autres les champs des colons de Montpensier.

En 1867 Blida a encore été victime d'un tremblement de terre. Dans ce dernier désastre, la population européenne a le plus souffert, car ses maisons, élevées de plusieurs étages, présentaient une plus grande masse aux oscillations du sol ; mais l'énergie de nos habitants ne l'a cédé en rien à celle des Arabes de 1825 : Blida est ressortie de ses ruines, plus brillante encore et plus coquette, et, à moins de dix ans d'intervalle, on peut dire que cette dernière épreuve est complètement oubliée.

Espérons maintenant que la colère du prophète est apaisée, et que les volcans qui s'éteignent sous nos pieds ne viendront plus troubler le repos de notre paisible cité.

III

La première expédition française contre Blida suivit de quelques jours seulement la prise d'Alger. Le bey de Tittery, qui y commandait, s'était de suite rendu à Alger pour faire sa soumission au maréchal de Bourmont. Il avait juré solennellement, devant le cadi turc, obéissance et fidélité à la France, et, malgré des avis qui le représentaient comme un homme fourbe et sans foi, le général en chef l'avait confirmé dans son commandement. Avant de partir, il avait vivement engagé le maréchal à venir en personne

jusqu'au pied de la montagne : sa présence entraînerait certainement, disait-il, la soumission d'un grand nombre de tribus ; puis il était parti en renouvelant ses serments qu'il était bien résolu à ne pas tenir.

Le 23 juillet 1830, 18 jours après la prise d'Alger, le maréchal de Bourmont sortait de cette ville, accompagné de son état-major, de 1,500 hommes d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'une demi-batterie de campagne. Il ne croyait avoir à faire qu'une simple promenade militaire, et, en effet, sur toute la route, il ne trouva que des Arabes venant lui offrir l'hommage de leur soumission. Vers le soir, il atteignit les jardins qui environnaient Blida ; il y trouva toute la population mâle de la petite ville, sortie avec les apparences les plus pacifiques pour offrir aux Français des rafraîchissements et des fruits de toute espèce. Nos troupes entrèrent dans la ville et s'y installèrent au milieu des témoignages de satisfaction des habitants.

La nuit et la journée du lendemain furent tranquilles. On remarquait cependant qu'un grand nombre de Kabyles descendaient la montagne ; le général s'en inquiéta peu, trompé par l'attitude pacifique de la population.

Mais, vers le milieu de la seconde nuit, il fut brusquement réveillé par la fusillade ; les Kabyles avaient pénétré dans la ville et attaquaient les troupes françaises sur tous les points. M. de Trélan, 1^{er} aide de camp du maréchal, fut tué en sortant de la maison où était le quartier général. On n'eut que le temps de se mettre en défense et d'abandonner la place. La retraite fut aussi longue et périlleuse que l'occupation avait été rapide et facile. Nos troupes furent obligées de se frayer un passage, les armes à la main, au milieu d'une nuée d'ennemis qui ne s'éloignèrent qu'à la vue des avant-postes d'Alger.

Cette expédition malheureuse avait porté un coup funeste à notre prestige. Le bey de Tittery, avouant hautement son parjure,

faisait répandre dans toutes les tribus qu'il avait honteusement chassé les Français de Blida.

Le général Clauzel, nouvellement nommé au commandement de l'armée, résolut d'en tirer vengeance, et, le 17 novembre 1830, un corps d'armée de 7,000 hommes environ sortait d'Alger, sous ses ordres, pour soumettre la plaine, et installer à Médéa et à Blida un nouveau bey qu'on venait de nommer.

La saison était on ne peut plus défavorable, et des pluies torrentielles contrarièrent la marche de l'expédition. L'armée arriva pourtant le 18 devant Blida où eut lieu un engagement assez vif, après lequel la ville resta au pouvoir des Français. La population arabe avait fui, craignant un massacre, et s'était réfugiée dans la montagne. L'armée se reposa quelques jours. Pour éviter les attaques continuelles de l'ennemi, le général donna l'ordre de livrer aux flammes tous les jardins environnant la ville dans un certain périmètre ; plusieurs

bois magnifiques d'orangers furent ainsi rasés : la sécurité des troupes l'exigeait ; puis, le général se dirigea sur Médéa, en laissant à Blida une forte garnison sous le commandement du colonel Rullière.

On sait quelle fut la suite de cette expédition glorieuse mais stérile : le général entra à Médéa après un éclatant succès au col de Mouzaïa, passage presque infranchissable, où le bey s'était retranché ; puis il quitta cette ville en y laissant une garnison.

Le 26, pendant le retour du général, la garnison de Blida faillit succomber à une attaque des Arabes. Sous la direction d'un chef habile, Ben Zamoun, ceux-ci pénétrèrent dans la ville sans coup férir, et par plusieurs points à la fois. Cette attaque était si imprévue et inopinée, que, sans la présence d'esprit du colonel Rullière, la garnison eût été massacrée tout entière. Sur l'ordre de cet officier, deux compagnies sortirent secrètement de la ville et vinrent tomber sur les derrières des assaillants qui, croyant à un retour du général et de son

armée, se débandèrent et s'enfuirent précipitamment.

Toutes ces luttes décidèrent le général à renoncer au projet d'occuper Blida, et il en repartit le 28 novembre sans y laisser de garnison.

Blida ne revint au pouvoir des Français qu'en exécution du traité de la Tafna, signé à Oran entre Abdelkader et le général Bugeaud, le 30 mai 1837. Ce ne fut qu'au bout d'un an, le 3 mai 1838, que le maréchal Vallée installa deux camps au nord de la ville, là où sont aujourd'hui les villages de Joinville et de Montpensier. Le commandement en fut laissé au colonel Duvivier, et, pour éviter tout conflit et une nouvelle émigration de la population, on interdit aux Européens qui suivaient l'armée, tout achat de propriété. L'année suivante seulement, les murailles de la ville furent franchies, et la véritable occupation française commença.

On était à peine installé dans Blida, que les hostilités recommencèrent avec l'émir.

Les Hadjoutes d'Abdelkader exercèrent des dévastations dans la plaine, et plusieurs d'entr'eux pénétrèrent même jusque dans le massif d'Alger. Aidés par les Arabes des tribus voisines, ils coupèrent les conduits d'eau qui alimentaient Blida, et bloquèrent étroitement la ville. La malheureuse garnison qui y était enfermée ne pouvait faire savoir ni au camp d'Erlon (aujourd'hui Boufarik) ni à Alger, sa situation désespérée. Un caporal du nom de Sourdis, se dévoua, et, à l'aide d'un déguisement, parvint à franchir les lignes ennemies.

Le maréchal Vallée s'empessa de concentrer ses troupes, et prit une rigoureuse offensive. Après avoir battu les Hadjoutes entre l'Arbah et l'Harrach, il rencontra, les 14 et 15 décembre 1839, entre Mered et Blida, les bataillons réguliers de l'émir auxquels s'étaient joints un grand nombre de Kabyles ; il les chargea en personne à la tête des Chasseurs d'Afrique, et les culbuta ; enfin, le 31 décembre, un succès plus significatif fut remporté entre le camp supérieur

(aujourd'hui Joinville) et la Chiffa. Le 2^e Léger, sous les ordres de Changarnier, et les Chasseurs d'Afrique se précipitèrent sur toutes les forces réunies de l'ennemi, et les mirent en déroute; trois drapeaux, une pièce de canon et plus de 400 fusils restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Les Hadjoutes et les bataillons réguliers revinrent à la charge le 29 janvier; ils s'embusquèrent dans le bois des oliviers, à 300 mètres de la ville, et firent feu sur les troupes, qui, se croyant à l'abri à si peu de distance de l'enceinte, ouvraient des tranchées dans les orangeries. Après un combat acharné, l'ennemi fut complètement délogé et se réfugia dans la montagne.

On a pu pendant longtemps distinguer sur les arbres du bois des oliviers, devenu jardin public, la trace des balles des Hadjoutes; mais le temps, qui efface tout, les a fait disparaître, et le visiteur qui les chercherait aujourd'hui sur le tronc de ces arbres vénérables, n'y trouverait que des

vides causés par les années, à côté des initiales gravées par le voyageur.

Depuis 1840, l'occupation française n'a plus rencontré d'obstacle, et, peu à peu, la population européenne s'est installée dans la ville, dont elle forme aujourd'hui le principal élément. Cependant, pendant plusieurs années, les postes isolés furent l'objet de nombreuses attaques, et les convois ne pouvaient voyager sur les routes, que sous la protection d'une escorte respectable.

C'est une de ces attaques qui fut l'occasion, tout près de Blida, d'un fait d'armes héroïque :

Le 11 avril 1841, la correspondance d'Alger allait de Boufarik à Blida, sous l'escorte de 5 Chasseurs d'Afrique et 16 hommes d'infanterie que commandait le sergent Blandan. A moitié chemin environ, la route traversait un ravin profond, où s'étaient cachés des cavaliers de l'émir en

nombre considérable. La petite troupe est entourée et chargée par l'ennemi en même temps qu'elle l'aperçoit. Sans s'effrayer du nombre des assaillants, elle se groupe autour des dépêches dont la garde lui est confiée, et tient vaillamment tête aux Arabes qui, admirant son courage, lui offrent la vie sauve. Un coup de fusil est la réponse de Blandan ; mais il tombe l'un des premiers, et ses compagnons sont frappés un à un après lui. Les survivants serrent les rangs ne songeant à autre chose qu'à vendre chèrement leur vie.

Mais, heureusement, du camp d'Erlon on a entendu la fusillade. Les Chasseurs d'Afrique qui menaient leurs chevaux à l'abreuvoir, se sont précipités au galop sur la route, montés et armés au hasard. Ils arrivent à temps pour culbuter les Arabes ; autour de la voiture il ne restait que 5 survivants qui lui faisaient encore un rempart de leurs poitrines.

Près du lieu de ce combat on a construit le village de Beni-Mered. Au milieu, une

colonne, en forme d'obélisque, domine la fontaine publique ; sur l'une de ses faces est rappelé ce glorieux fait d'armes ; sur l'autre, sont gravés les noms, jusqu'alors obscurs, de ces martyrs du devoir et de l'honneur militaire.

IV

Blida s'étend aujourd'hui sur une superficie de 48 hectares et demi, et contient 4,100 maisons abritant une population de 8,000 âmes ; elle est le chef lieu d'une commune s'étendant sur 6,500 hectares et peuplée de 16,500 habitants ; on y compte 7,130 européens, dont 3,560 nés en Algérie, et 3,570 nés au dehors ; elle fournit à l'armée territoriale un contingent de 975 soldats ; elle dispose d'un revenu annuel d'environ 250,000 francs.

Blida a été longtemps le chef lieu de la

division ; elle abrite encore aujourd'hui de nombreux corps de troupes : le dépôt du 1^{er} Chasseurs d'Afrique et quatre escadrons de ce régiment, le dépôt du 1^{er} Tirailleurs algériens et deux bataillons de ce régiment, le dépôt de la Remonte ; et on y a installé depuis l'année dernière une école régionale de tir dont les cours sont suivis par des officiers, sous-officiers et caporaux de tous les corps composant l'armée d'Afrique. Les élèves de l'école, au nombre d'environ 75, se renouvellent de trois en trois mois. Les cours sont dirigés par six professeurs ; une compagnie de Zouaves en fait le service.

Blida possède aussi un très-bel hôpital militaire, où plus de 500 malades peuvent recevoir des soins ; comme tous les hôpitaux du pays, d'ailleurs, cet établissement est ouvert aux civils, qui n'y sont admis que sur des bons des maires de leurs communes.

Blida est le chef lieu d'un arrondissement judiciaire. Le ressort de son tribunal s'étend

jusqu'aux extrêmes limites sud de notre colonie, et comprend douze cantons. Le tribunal juge annuellement environ 4,000 affaires civiles ou commerciales, et 500 affaires correctionnelles.

Pendant longtemps, Blida fut également le chef lieu d'un arrondissement administratif ; mais, la sous-préfecture a été supprimée, il y a près de dix ans, et depuis, les affaires des communes n'en ont été que plus promptement expédiées. Puisse cette suppression servir d'exemple ! car, combien n'est-il pas d'administrations, dans notre pays, qui ne servent qu'à mettre des entraves à son développement et à sa prospérité ?

On a créé cette année à Blida un collège communal qui doit pousser l'enseignement classique jusqu'à l'examen de grammaire, et donner en outre l'enseignement spécial de français. Quoiqu'il ne fonctionne que depuis quelques mois, les élèves y affluent déjà.

Les congréganistes ont, en outre, une école des frères et un collège recevant une cinquantaine d'enfants, dirigé par des Basi-liens.

Signalons encore trois écoles de filles dont l'une est dirigée par les sœurs, et les deux autres par des institutrices laïques.

Citons ici la bibliothèque publique du « *Cercle de la Ligue de l'Enseignement*, » qui renferme plus de 3,000 volumes, où toute la population civile et militaire va largement puiser. L'œuvre de Jean Macé a trouvé à Blida de fervents adeptes ; non contents d'avoir installé cette bibliothèque, ils fournissent encore des vêtements et des chaussures aux enfants des deux sexes, que la misère éloigne des écoles, et qui ne peuvent ou n'osent s'y présenter, faute d'un costume décent. Combien de misères de cette nature n'est-il pas encore, que nous ignorons le plus souvent, et qu'il serait si facile de soulager !

Nous parlerons plus loin des industries

qui se sont installées à Blida, et des principaux commerces qui s'y exploitent ; ils trouveront leur place au fur et à mesure que nous décrirons les endroits où ils s'exercent.

Mais, disons déjà que la prospérité ne fait que s'accroître : tous les jours nous voyons de nouvelles maisons, nous pourrions presque dire de nouveaux quartiers, offrant une installation plus large à une population qui ne fait qu'augmenter. Puissent la fertilité de notre sol et la beauté de notre pays, y attirer encore de nouvelles industries et de nouvelles richesses.

V

Blida est bâtie sur un plan incliné, formant une pente d'environ 3 centimètres $1/2$ par mètre, à 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son mur d'enceinte, du côté sud, atteint presque les premiers contreforts de la montagne, qui l'enveloppe d'un vaste demi-cercle, comme pour l'étreindre dans ses bras de géant.

Les maisons sont généralement basses. Il en est peu qui dépassent l'étage. Dans toutes les artères principales, la maison mauresque, avec ses murs blancs et ses portes étroites, a disparu devant la construction

française ; il faut la rechercher dans le quartier arabe, tout au sud de la ville, derrière le marché indigène et près de la porte Bab-el-Rahba. Là, encore, le visiteur trouvera de ces rues tortueuses, bordées par de longs murs blancs, sur lesquels s'ouvrent, de place en place, des portes basses en ogive, ou, à l'étage, une croisée fermée de barreaux et formant saillie au dehors. Si la rue est déserte, il y apercevra peut-être le gracieux profil de quelque femme mauresque, d'autant plus empressée à montrer son visage, qu'une coutume barbare et un mari jaloux lui ordonnent de le cacher.

La ville est coupée en ligne droite, du nord au sud, par les rues Bab-el-Sebt et Bab-el-Rahba, et de l'est à l'ouest, par la rue d'Alger et la rue Bizot ; au point de jonction de ces rues, s'étend la place d'Armes, la plus belle de la ville.

Au centre de la place, un magnifique palmier se déploie gracieusement en éventail au-dessus d'un bassin circulaire, qu'une

double rangée de platanes entoure d'un cadre verdoyant.

Le centre de la place d'Armes a été, à Blida, l'objet de bien des discussions et de bien de querelles. En 1848, un vigoureux peuplier y représentait l'emblème de la République ; il disparut avec elle. La hache du sapeur le renversa à la suite, paraît-il, d'un pari fait par un officier supérieur, aujourd'hui l'un des plus hauts dignitaires de notre armée. La place, ainsi dégagée, servit quelque temps de jeu de paume à l'état-major du général commandant la division, dont le siège était alors à Blida. Ce délassement fort inoffensif eut, paraît-il, le privilège de troubler la quiétude du chef de notre municipalité, qui obtint de son Conseil la création au beau milieu de la place, d'un bassin spacieux dans lequel les paumes venaient fatalement se noyer, malgré l'adresse des joueurs ; et le jeu de paume tomba dans l'eau. On comprend la juste colère qui éclata chez les joueurs évincés, et les mauvaises langues prétendent même

que ce fut une des raisons majeures qui amenèrent le départ de la division.

Il est tout naturel que ce bassin, cause d'un si grand mal, se soit fait de nombreux ennemis. Aussi, le 5 septembre 1870, fut-il bien et dûment défoncé, sous prétexte de liberté, par de bons citoyens qui mirent au milieu un nouveau peuplier, dont on avait eu soin de couper les racines. Le pauvre arbre ne devait pas résister longtemps, il mourut, *inde iræ*. De là, nouvelles discussions entre les partisans de l'arbre et ceux du bassin. Pour mettre tout le monde d'accord, il fut décidé qu'on reconstruirait un bassin circulaire, et que, dans une corbeille réservée au centre, on replanterait un nouvel arbre de la liberté. On choisit pour cela un palmier jeune, mais robuste, planté justement en février 1848, par un des plus anciens et des plus honorables colons de Blida. Aujourd'hui, cet emblème de notre nouvelle République, vigoureux et majestueux comme elle, semble aussi devoir défier

les années, et les maléfices de ses ennemis.

La place d'Armes est garnie d'arcades, sauf sur la façade nord, pendant longtemps destinée à recevoir un hôtel-de-ville, projet qui ne fut abandonné que depuis peu de temps. On y construit actuellement des maisons particulières, et nous espérons voir bientôt disparaître les ruines et les souterrains qui rendent si disgracieuse toute cette partie de la place.

Sous ces arcades, se trouvent plusieurs cafés, l'administration des postes et celle des télégraphes, la salle du théâtre d'hiver et l'imprimerie de M. Mauguin, dont l'aménagement n'a rien à envier aux plus importants établissements de la capitale algérienne. C'est là que s'imprime le journal *le Tell*, une des publications périodiques les plus estimées et les plus répandues de l'Algérie.

Le théâtre d'hiver, cette charmante bonbonnière, a eu autrefois ses jours célèbres ; on y a joué la Juive et Robert le Diable, et,

dans les dernières années, le Trouvère et la Favorite ; mais depuis deux ans, il ne sert plus que de salle de bal ou de concert. Car, Dieu merci, ce n'est pas lors des fêtes de printemps seulement que l'on danse à Blida ; ils sont nombreux nos organisateurs des bals d'hiver : les ouvriers, les jeunes israélites, les jeunes gens, tous rivalisent de zèle pour les organiser, et, bien plus, l'exemple est donné par les doyens eux-mêmes, que l'on a mal à propos nommés « les vieux, » comme si l'éternelle Terpsichore avait un âge et pouvait vieillir.

A l'occasion de ce bal « des doyens, » citons une charmante pièce de vers de l'un d'eux, dont le cœur est resté vert, malgré les frimas des années :

Blida, ma Blida bien-aimée,
Coquette aux divines senteurs,
Sous ton haleine parfumée,
On sent rajeunir tous les cœurs ;
Vois-les, ceux qui de ton enfance
Furent les courageux soutiens,
Vois-les, joyeusement se mêler à la danse ;
Blida, tes vieux ne sont que nos anciens.

Au gai signal du vieux quadrille,
Ils vont choisir entre les fleurs,
La brune enfant de la Castille,
La Française aux vives couleurs ;
Choisir ? Toutes deux sont si belles !
Pourquoi choisir entre deux biens,
Lorsque par la beauté toutes deux sont ju-
[melles ?
Blida, tes vieux ne sont que nos anciens.

.....

Croyez-vous, folâtre jeunesse,
Que vos anciens ne fassent cas
Des danses de nouvelle espèce ?
Voyez-les danser vos polkas !
Si l'amour n'est plus de leur âge,
Le cœur de nos vieux Algériens
A su de la gaité garder le doux langage ;
Blida, tes vieux ne sont que nos anciens.

.....

Enfants, voilà déjà l'aurore
Qui marque l'heure du devoir.
Adieu ! que dans vingt ans encore,
Ici, nous puissions nous revoir !
Que le flambeau de la folie
Dans vingt ans ranime nos yeux !
Adieu, joyeux enfants, adieu, troupe jolie.
Vingt ans ! Blida, tes anciens seront vieux.

Cette pièce de vers se vendit le soir, dans le bal, au profit des pauvres. La salle était pleine, et la recette fut copieuse ; les anciens enseignaient aux jeunes que dans la joie et la prospérité, il faut toujours se souvenir des infortunes et des misères qui, souvent, sont si près de nous.

Mais pourquoi, devant le théâtre, ces disgracieux baraquements qui entravent la circulation ? Excusons le propriétaire ; il aura sans doute voulu réparer autour de sa porte l'asphalte usée par tant de danseurs, et il n'attendra pas les fêtes, pour rendre cette partie de la place à sa véritable destination.

C'est autour de la place d'Armes que stationnent les voitures publiques. Elles sont fort nombreuses et surtout fort commodes, et les cochers font ce qu'ils peuvent pour rompre avec les habitudes de leur corporation.

Citons encore, à quelques pas de la place, la petite fabrique d'objets en bois de thuya

de M. Still. Ce sont de véritables curiosités que ces gracieuses coupes aux riches mouchetures, et nombre de visiteurs en voudront emporter en souvenir de leur voyage.

A l'angle sud-ouest, s'ouvre la place Saint-Charles, nom qu'elle tire de l'église paroissiale de Blida.

L'église, qui affecte la forme d'une grande croix latine, ne manque pas d'une certaine élégance ; l'architecte a su élever le clocher sans lourdeur, mais il l'a malheureusement gâté par de petits ornements complètement inutiles, d'un goût douteux et peu en proportion avec le reste de l'édifice.

A gauche, s'élève l'école communale des garçons, récemment transformée en collège ; vaste et bien aménagée, elle est pourtant trop exigüe pour sa nouvelle destination.

En face de l'église, de vastes entrepôts s'étendent jusqu'au prolongement de la rue d'Alger.

Plusieurs maisons particulières, d'un style original, et le plus souvent précédées

de jardins, s'ouvrent sur la place, qui est ornée au centre d'un grand bassin à jet d'eau, entouré de palmiers fort jeunes encore, mais qui ne demandent qu'à grandir.

La mairie est dans la rue Bab-el-Rahba, à quelques pas de la place d'Armes. Reliée aux maisons qui l'entourent, elle ne forme pas un édifice isolé, et, par suite, manque de cachet à l'extérieur ; mais, au point de vue de l'aménagement intérieur, ce bâtiment, où était autrefois installée feu la sous-préfecture, ne laisse rien à désirer. La mairie correspond avec le commissariat de police, qui s'ouvre sur une rue adjacente.

La rue Bab-el-Sebt, qui descend de la place d'Armes dans la direction de la gare, sépare la ville proprement dite des quartiers militaires. Les casernes, qui sont très-vastes, logent actuellement les dépôts du 1^{er} régiment de Tirailleurs et du 1^{er} régiment de Chasseurs d'Afrique. Ces régiments

sont pourvus d'excellentes musiques qui se font entendre deux fois par semaine, alternativement, sur la place ou dans l'un des jardins publics.

Au-dessous des casernes, on remarque l'école de tir, d'une construction fort élégante quoiqu'un peu basse. Elle est formée d'une grande salle en amphithéâtre qui en occupe le centre et domine le reste de l'édifice. Des salles plus petites servent aux professeurs et aux administrateurs de l'école.

Tout le long des quartiers militaires, la rue Bab-el-Sebt est bordée d'un boulevard d'orangers qui s'arrête en face de l'école de tir. Là, il est brusquement interrompu par une construction massive qui sert de magasin militaire et qui n'offre rien de gracieux à la vue. Ce lourd bâtiment est d'ailleurs destiné à disparaître prochainement, et le boulevard pourra s'étendre librement jusqu'au mur d'enceinte.

De l'autre côté de la rue, et presque à .

l'entrée de la ville, se trouvent les magasins généraux. Fondés en 1863, ils ont rapidement pris une grande extension, et leur premier propriétaire a été obligé d'augmenter de salles latérales l'immense magasin qui formait la première construction. Aujourd'hui, les docks de M. Lamboi peuvent recevoir 25,000 quintaux de céréales; ils en ont reçu l'année dernière près de 13,000, et ont permis de négocier 200,000 francs de warants.

Adossé aux docks, est l'hôtel Géronda, qui offre aux visiteurs tout le confortable qu'ils peuvent désirer. Nous pouvons en dire autant de l'hôtel d'Orient, situé sur la place d'Armes, et de l'hôtel de France, qui, quoique dans une rue transversale, ne le cède en rien à ses deux rivaux.

Signalons encore à l'autre extrémité de la ville, le dépôt de Remonte, le Tribunal et l'Hôpital militaire.

Le dépôt de Remonte occupe tout un quartier de la ville. C'est incontestablement

l'un des plus beaux et des mieux tenus qu'on puisse voir ; il s'ouvre sur la rue Zaouïa par une grille, au-delà de laquelle s'étendent deux longues écuries latérales, tandis qu'on voit se détacher sur le fond une construction élégante qui n'a de la caserne que le nom. Mais ce qui frappe surtout la vue, c'est une gracieuse volière en forme de pavillon, où s'ébattent des oiseaux de tous les pays. Si l'on pénètre dans l'intérieur, on peut encore remarquer de l'autre côté de chaque écurie deux jardins, où de charmantes gazelles courent en liberté, tandis que des paons à la voix rauque étalent leur éventail naturel aux yeux charmés du visiteur.

Le dépôt de Remonte contient 400 étalons faisant annuellement plus de 40.000 saillies ; il peut contenir en outre environ 300 chevaux.

Dans le courant de l'année 1870, cette administration a acheté 1.070 chevaux ou mulets pour une somme totale de 725.000 francs.

En sortant des harras, on se trouve sur une petite place que nous espérons prochainement voir s'agrandir par l'achat des maisons voisines ; à droite, voici la prison civile et la gendarmerie ; à gauche, le tribunal. N'y entrons pas, et regardons-les seulement de dehors, car je suppose, lecteur, que vous avez la conscience bien nette, et je désire pour vous, que vous n'ayiez rien à démêler avec les hommes de loi.

La prison, avec ses fenêtres basses et barreaudées, n'offre rien d'attrayant ; elle est d'ailleurs dans son rôle ; quant au tribunal, il est encore inachevé, quoique les services y soient installés depuis deux ans. Ne blâmons pas l'entrepreneur ; on lui a rogné et réduit tout ce qui pouvait l'être ; mais en témoignage de ces réductions, il a laissé des vides dans le mur de la salle d'audience, et d'énormes corbeaux de pierre à chaque angle, qui semblent protester contre cette persistance à ne faire les choses qu'à moitié, et qui attendent l'achèvement de l'édifice.

Ces protestations muettes ont été comprises et on va construire une élégante veranda qui complétera l'ordonnance architecturale de l'édifice et lui imprimera le caractère et le cachet qui lui manquent.

En remontant la rue Zaouïa, on atteint la rue d'Alger, à l'angle de l'hôpital, dont les bâtiments forment un vaste carré de constructions à deux étages, laissant au milieu une cour que les soins des Infirmiers ont transformée en un véritable jardin. Cet édifice, le plus vaste de la ville, est remarquable autant par l'importance de ses bâtiments que par la richesse de ses jardins.

Les jardins de l'hôpital s'étendent, du côté du nord, tout le long de la rue d'Alger, et en sont séparés par un mur élevé dont le faite disparaît sur un fouillis de verdure.

Une magnifique allée de platanes et d'acacias longe le mur à l'intérieur et assurent l'ombre et la fraîcheur dans les plus riches parterres qu'on puisse voir.

Les salles sont très-hautes et bien aérées;

la propreté qui y règne est admirable. Les offices, les salles de bains et l'amphithéâtre sont parfaitement aménagés.

Il suffit de visiter l'hôpital pour perdre le préjugé qui en éloigne tant de malades ; ils y recevraient souvent des soins bien plus assidus et plus intelligents que ceux qu'ils peuvent avoir même dans leur intérieur.

L'hôpital s'étend au sud jusqu'au quartier maure et la place du marché indigène, où les Arabes viennent apporter leurs produits ; c'est surtout le vendredi et le dimanche matin qu'il faut visiter le marché arabe, si l'on veut y rencontrer ce mélange de costumes, de races et de couleurs, cette affluence d'hommes et de bêtes de somme, cette diversité de cris et de langage, cette vie et cette animation qui en font un spectacle si pittoresque et vraiment oriental.

Non loin du marché arabe se trouvent les différentes halles aux tabacs, aux huiles et aux grains, alimentées surtout par les indigènes. Ces halles sont en quelque sorte

l'accessoire du marché, et nous nous étonnons que nos édiles n'aient pas compris qu'en les déplaçant, comme ils se proposent de le faire, ils compromettaient l'existence de tout un quartier de notre ville et s'exposaient à tarir toute une source de nos revenus.

Le marché européen, aussi appelé marché aux légumes, est à l'autre extrémité de la ville ; il est relié au premier par une rue étroite mais fort commerçante, qui a été baptisée du nom de rue des Juifs, en raison du grand nombre d'Israélites qui y ont leurs magasins.

Le marché européen se tient tous les matins, de six à dix heures ; plus de cent maraichères y vendent des légumes, qui sont fort abondants et fort savoureux à Blida ; le centre de la place est occupé par une fontaine, et le nord par deux halles, l'une destinée aux poissons et l'autre aux volailles et au gibier ; autour, des boucheries, des épiceries et des boulangeries.

Citons enfin le marché aux bestiaux, qui

a lieu tous les dimanches matin, sur une sorte de place voisine de la porte Bab-el-Sebt ; on y vend surtout des moutons. Il est à désirer que cet emplacement soit clos et que le marché soit sévèrement réglementé ; il pourrait ainsi être pour la ville une bien plus grande source de revenus et de prospérité.

« Mais, nous dira le lecteur, vous avez
« oublié une de vos plus rares curiosités ;
« nous avons ouï parler d'une place de
« l'Orangerie, véritable bois de verdure en
« pleine ville, paraît-il, dont émerge un
« monument somptueux entouré de larges
« colonnades. »

Hélas ! lecteur, vous la chercherez vainement, vous ne trouverez qu'à grand'peine, au milieu de rues boueuses en hiver, et poussiéreuses en été, une vaste ruine au milieu d'un terrain vague. C'est tout ce qu'il en reste ; les orangers, plus qu'à moitié secs, ont été vendus à la criée ; le théâtre est toujours resté inachevé. Condamné par la Commis-

sion des bâtiments civils, il est mort sans avoir vécu. Mais cette ruine neuve semble avoir la dureté des ruines anciennes ; et, plus robuste que ses juges, elle a résisté, sans broncher, aux épreuves du temps. Le tremblement de terre de 1867 ne l'a pas même ébranlée.

VI

Blida est percée de six portes : Au nord Bab-el-Sebt, qui s'ouvre sur la gare par la route de Coléa, et sur le Champ-de-Manœuvres par celle de Médéa ; Bab-Zaouïa, qui s'ouvre sur les orangeries par la route de Montpensier et le chemin de la nouvelle Blida ; à l'est, Bab-Djezaïr ou porte d'Alger, qui s'ouvre sur des jardins, près du charmant théâtre d'été, le Tapis-Vert, et qui donne passage aux routes d'Alger et du pied de l'Atlas ; au sud, Bab-el-Rahba, qui s'ouvre sur la gorge de la rivière par la route des Moulins ; à l'ouest, la porte Bizot, qui con-

duit aux deux jardins publics par des avenues aboutissant d'un côté aux baraquements des Tirailleurs, et de l'autre à l'abattoir et sur les derrières du Champ-de-Manœuvres. Enfin, en retournant au nord, la porte des Chasseurs, qui n'est guère utilisée que pour les manœuvres de la cavalerie.

La gare, située entre Blida et le riche village de Joinville, sur la route de Coléa, n'offre rien de saillant ; toutes les constructions de ce genre ont été faites en Algérie sur un modèle uniforme, et ne se distinguent que par leur installation. Celle de Blida est dotée d'un charmant jardin, qui s'étend au-delà de la place où les voitures viennent déposer les voyageurs.

Au delà, en allant vers la plaine, est installée l'usine à gaz, récemment augmentée de fours à chaux. Espérons qu'elle en profitera pour blanchir ses murs noircis par la houille et la fumée des machines.

De la gare à Bab-el-Sebt, on rencontre à

gauche les magasins des tabacs composés de deux grands bâtiments parallèles, de 100 mètres de long sur 15 de large, pouvant emmagasiner environ un million de kilogrammes de tabacs. Une allée de très-beaux mûriers conduit aux bureaux des employés, qui occupent le fond de l'ancien lit de l'Oued-el-Kebir.

L'administration des tabacs a acheté dans les bureaux de Blida en 1875, 10.500 quintaux au prix de 790.000 francs, soit en moyenne à 75 francs le quintal ; elle a employé jusqu'à 60 ouvriers, au moment de son plus gros travail.

Lecteur, il faut jeter votre cigare, nous voici aux meules à fourrage. Une consigne sévère et rigoureusement exécutée l'enjoint aux passants, en crainte de l'incendie. Comme si l'incendie qu'on redoute n'était pas bien plus à craindre quand on jette le cigare allumé au pied de l'écriveau, c'est-à-dire à quelques pas des meules.

Avant d'arriver à l'embranchement des routes, on remarque encore la nouvelle

tonnellerie qui vient de s'y installer. Son propriétaire sait trop bien faire le vin, pour ne pas aussi bien savoir faire les tonneaux.

Les deux routes se séparent au marché Bab-el-Sebt, sur lequel s'exercent journellement les joueurs de boules, fort nombreux à Blida. En prenant la route de Médéa, on arrive au Champ-de-Manœuvres, situé à 4 kilomètre de la porte; le champ de Mars a près de 2 kilomètres $1/2$ de tour; les troupes peuvent foulement s'y déployer. Il fournit également une piste excellente pour les courses.

Blida est en quelque sorte enveloppée dans les orangeries; néanmoins, les plus belles sont au nord et à l'est de la ville; on y arrive par les portes d'Alger et Zaouïa. Elles s'étendent sur plus de 300 hectares, et produisent plus de 50 millions de fruits.

Le commerce de l'orange est un des principaux de Blida; mais, le croirait-on, ce n'est que fort difficilement, et depuis quel-

ques années seulement, qu'il est entré en pleine voie de prospérité.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici une notice sur les orangeries de Blida, que nous extrayons du bulletin de mars 1870, du journal de la Société d'Horticulture de France.

« Jusqu'en 1850, les oranges de Blida n'avaient guère paru en France ; des droits et des frais considérables en empêchaient l'exportation. La loi de 1851 fit disparaître ces droits à l'entrée en France, et encouragea quelques hardis négociants à entreprendre le commerce de ces fruits. Les commencements furent pénibles pour eux ; ils eurent à lutter contre bien des obstacles ; mais enfin ils réussirent à faire connaître et apprécier ces fruits sur les grandes places de consommation européenne. Jusqu'en 1855, il n'avait guère été expédié annuellement de Blida que 4 à 5 mille caisses d'oranges ; mais, à partir de cette époque, le chiffre de l'exportation ne fit qu'augmenter, et 40 ans après, en 1865, il s'élevait déjà à plus de douze mille caisses, représentant 240 mille francs, et contenant en moyenne 500 fruits, soit un total de six millions de fruits.

« Les oranges d'Espagne et de Portugal, qui

pouvaient seules lutter avec les nôtres pour la beauté (mais non pour la qualité), payaient d'abord des droits assez élevés à leur entrée en France, ce qui nous permettrait d'en soutenir la concurrence, quoiqu'elles supportassent bien moins de frais pour arriver sur la place de Paris. Si ces droits sur les fruits provenant d'Espagne n'avaient pas été enlevés, Blida aurait pu, en peu d'années, doubler et même quadrupler ses exportations, ce qui lui rapporterait plus d'un million de francs pour l'écoulement de 20 à 25 millions de ces fruits; tandis que, par suite de l'exemption de droits dont jouissent aujourd'hui les oranges d'Espagne, les marchés leur sont librement ouverts. Au contraire, les fruits de Blida, ayant beaucoup plus de frais à supporter, sont délaissés par le commerce à cause de l'élévation forcée de leur prix, et ne sont plus guère recherchés que par les vrais connaisseurs.

« Aujourd'hui, l'exportation se borne à 1/5^e de la récolte des oranges; mais il n'y a pas de raison pour qu'elle ne devienne plus considérable. Déjà, il y a augmentation pour les dernières années, et, quoique les fruits d'Espagne nous fassent une grande concurrence en raison de leurs bas prix, résultant des privilèges dont ils jouissent, les nôtres commencent à être appréciés à leur valeur réelle. Cette différence est

une certitude de progrès dans l'exportation et une preuve de la faveur et de la réputation que l'orange de Blida s'est acquises par son parfum, notamment la petite mandarine qui est très-recherchée, pour ce motif, par les amateurs de bons fruits.

« Maintenant, les orangeries de Blida resteront-elles ce qu'elles sont ? Nullement, chaque jour amène de nouvelles plantations ; avant 20 ans, le nombre en aura doublé ; mais pour cela, il faut de l'eau et encore de l'eau ; or, par de nouveaux barrages, on peut se la procurer et la dépense ne coûterait pas deux millions, en y comprenant l'établissement des canaux de répartition.

« L'arrosage de 3.000 hectares d'orangeries et autres cultures industrielles, assurerait au capital engagé, un revenu de 3.000.000 soit 1.000 francs par hectare. Ce serait donc une opération financière des plus heureuses pour ceux qui la mettraient à exécution, et des plus fécondes pour Blida, cité essentiellement agricole, dont elle augmenterait considérablement les revenus et par suite la prospérité. »

Rendons hommage ici à la mémoire de l'auteur de cette notice. Si M. Auguste François a succombé après une longue

existence de travail. Il a eu, au moins, la consolation de voir, dans ses dernières années, la réalisation de ses prévisions et le succès de l'œuvre à laquelle il avait consacré sa carrière. Le commerce de l'orange a plus que doublé depuis 1870, malgré une maladie terrible qui a ruiné bien des orangeries et surtout les plus anciennes, mais qui tenait heureusement à disparaître devant des soins intelligents.

N'oublions pas les orangeries de M. Bouchard et celles de MM. Caillol et Gonin. La dernière surtout, remarquable par un immense pin qui domine au loin tout le pays. Cet arbre, véritable géant de la nature, a rempli, pendant longtemps, sous les Turcs, le rôle de grand justicier; et Dieu sait à combien d'exécutions capitales ses branches latérales ont servi. Elles ont sans doute conservé quelques vestiges de corde; mais le propriétaire qu'elles protègent ne pourra pas vous en céder, il sait trop ce qu'il leur doit, et d'ailleurs elles sont si haut!

Citons encore au pied de la montagne l'orangerie de M. Velly, de création entièrement nouvelle, où son propriétaire a installé une importante distillerie de géranium et d'autres essences de parfumerie.

Mais l'orangerie la plus agréable à visiter est incontestablement le « Tapis-Vert, » exploité aujourd'hui par M. Auguste François fils, courageux continuateur de l'œuvre de son père.

Au milieu de l'orangerie, une construction en bois sert en hiver de magasin et d'atelier pour l'emballage des oranges, et de salle de spectacle en été. La troupe qui y joue, et qui va dans quelques jours recommencer ses représentations, nous a fait passer de trop agréables soirées l'année dernière, pour que nous oublions de la recommander aux visiteurs. Et quoi de plus délicieux, d'ailleurs, après une journée torride sous un ciel de feu, que cette musique d'opérette qui se dégage sous ce dôme de verdure, comme le parfum des fleurs, tandis que la

brise du soir l'accompagne mollement de son bruissement léger, à travers les arbres épais.

Aussi cette charmante union d'une gracieuse artiste et d'un délicieux jardin a-t-elle inspiré à un des poètes de notre ville la blquette suivante, qu'il nous pardonnera de reproduire :

A Madame MARCO

En passant parmi nous, aimable et fugitive,
Vous avez tout conquis : cœurs, couronnes, succès ;
Et vous avez appris à notre âme pensive
Qu'un doux loisir perdu laisse de longs regrets.

Vous partez, et déjà notre cœur s'en afflige ;
Mais votre nom souvent reviendra parmi nous,
Pour évoquer vos traits dans leur double prestige :
Finesse et dignité, que l'on admire en vous.

Reine par le talent, reine par le visage,
Ne vous souvient-il pas que sur votre berceau,
Une fée opulente oublia quelque gage,
En chantant un viel air, et tournant son fuseau ?

Au moment de s'enfuir, n'a-t-elle pas encore,
Vous berçant doucement pour mieux vous endormir,
Glissé dans votre sein cette harpe sonore
Qui nous fait tour à tour rêver ou tressaillir ?

[elle,
Moins puissants que la fée, mais vous aimant comme
Nous vous le demandons, revenez au printemps ;
Revenez embellir, gracieuse hirondelle,
Nos orangers en fleurs, du charme de vos chants.

Notre charmante prima dona n'est pas restée sourde à cette prière ; un traité fait entre M. Marco et notre municipalité nous permettra, pendant deux ans encore, d'admirer et d'applaudir cette charmante artiste digne vraiment d'une salle plus vaste que celle que nous pouvons lui offrir.

En suivant la route du pied de la montagne on rencontre toute une série de charmantes campagnes, situées sur les premiers contreforts de l'Atlas, et d'où la vue domine toute la plaine de la Metidja ; elles s'étendent jusqu'au charmant village de Dalmatie, entouré de riches vignobles, et

dont les platanes vigoureux ne le cèdent qu'à ceux de Boufarik. A moitié route, arrêtez-vous au milieu d'une forêt d'eucalyptus et pénétrez hardiment. Vous pourrez vous promener tout à l'aise, à l'ombre des orangers, des caroubiers et des accacias ; quant au propriétaire, l'auteur est assez de ses amis pour vous promettre bon accueil et franche hospitalité.

VII

C'est au sud de Blida, au pied de l'Atlas, que s'ouvrent, comme un entonnoir gigantesque, les gorges de l'Oued-el-Kebir.

Une belle allée de platanes, formant comme une voûte de verdure, conduit de Bab-el-Rahba à l'entrée des gorges ; de chaque côté, s'étalent coquettement de gracieuses villas, le plus souvent perdues au milieu de massifs d'orangers toujours verts. A droite, toute une suite de maisonnettes en briques ressemble à une cité ouvrière ; c'est là que, depuis peu, s'est installée une nouvelle distillerie ; souhaitons ici la bien-

venue à MM. Lainné et Debeaux; nous avons surtout remarqué leurs nouveaux appareils, aussi ingénieux que bien exécutés; ils ne peuvent moins faire que de réussir, ayant sous les mains tous les éléments du succès.

Nous voici au bout de l'avenue: à droite, la route plonge dans la rivière; à gauche, se dressent de grandes usines servant à la minoterie, la principale et aussi la plus prospère des industries du pays.

Elles peuvent livrer par jour plus de 1,000 balles de farine, plus qu'il n'en faut pour alimenter le pays; aussi devons-nous dire que c'est sur l'Europe que s'écoule une grande partie de ces produits, que la consommation locale ne pourrait épuiser.

L'usine Saint-Joseph s'élève, comme un géant, sur le bord de la route; un sourd grognement s'échappe de sa roue hydraulique mise en mouvement par une chute de 11 mètres de hauteur, et qui fait mouvoir cinq paires de meules du plus large diamètre; regrettons que le fondateur de

cette usine ait méprisé ces jardins et ces allées ombragées qui rendent si agréables celles de ses voisins.

La minoterie de M. Dulioust est moins ambitieuse de forme ; elle se cache modestement derrière un jardin d'agrément et une maison de plaisance, et ne laisse voir, de la route, que son profil ; et pourtant elle ne le cède en rien à ses voisines ; elle possède six paires de meules, et se distingue surtout par son aménagement intérieur et l'ordre admirable qui y règne.

Au-dessus, s'élèvent les imposantes constructions des moulins Giraud, masquées en partie par un bois touffu d'orangers ; une grille élégante longe la route et mène à une allée ombragée que commandent deux robustes palmiers. Au fond, entre les deux usines, une charmante terrasse et de riches volières peuplées d'oiseaux les plus rares ; au-dessus, des jardins anglais qui serpentent sur la montagne et dominent tous les environs.

La grande usine fait face à la route ; gra-

cieuse et imposante à la fois, elle frappe le regard, qui se repose satisfait sur la mer de verdure qui l'entoure.

La plus petite, presque honteuse, derrière sa sœur, se blottit dans un angle, et ne se reconnaît des autres constructions que par le mugissement de sa roue ; et pourtant, c'est avec elle qu'avait commencé M. Giraud, et c'est d'elle que sont sorties toutes ces richesses sous lesquelles elle semble aujourd'hui vouloir se dérober.

Abandonnons la route un instant et suivons ce chemin qui monte presque en ligne droite ; nous voici au milieu de toute une cité, terminée au sud par de puissantes constructions, tandis qu'à l'arrivée, une élégante villa domine la gorge, au milieu d'un délicieux jardin.

Ce quartier s'appelle Boudonville, du nom de son industriel créateur. Pendant longtemps, il servit, en partie, d'établissement pénitentiaire, et l'on a remarqué surtout avec quelle intelligence le chef de

l'usine savait employer toutes les aptitudes de ces malheureux, flétris, même à leurs propres yeux, par le stigmate de la loi, et avec quelle adresse, il savait les intéresser au travail, qui seul pouvait les réhabiliter.

Aujourd'hui, l'usine de M. Boudon a perdu de son animation, mais pas de son activité. On y visitera surtout l'intéressante fabrique de pâtes alimentaires, qui en occupe tout le fond, et le moulin à huile sur le côté.

Au delà de l'usine, commence le chemin des glaciers, qui serpente sur la montagne au milieu de nombreux lacets. Nous la reprendrons plus tard. Quant à présent, nous allons suivre la route qui descend dans la vallée, traverse la rivière sur un pont de bois, et, longeant les sinuosités de la gorge, serpente aux flancs verdoyants de la montagne, jusqu'à la Fontaine-Fraîche, desservant successivement les fours à chaux, le second moulin Dulioust, l'usine Ricci, et la papeterie Fortoul.

Le moulin Dulioust est situé en face du barrage de l'administration, au tournant de la route ; il est entouré de saules ; il porte sur son frontispice une inscription arabe, indiquant sa destination aux naturels du pays.

L'usine Ricci, est sans contredit la plus importante ; elle n'a en Algérie d'autre rivale que celle de M. Lavie, à Constantine. Elle est située sur les ruines de ces moulins maures dont nous avons parlé au début de notre récit ; autrefois, toutes ces petites usines prenant et reprenant l'eau sans règles fixes, et dans des canaux en terre, faisaient un marécage de cette partie de la gorge, et occasionnaient une perte sérieuse pour l'agriculture. Aujourd'hui, M. Ricci, devenu propriétaire de toutes ces chutes successives, les a réunies en une seule de 43 mètres de hauteur, faisant mouvoir 20 paires de meules au moyen de deux turbines et d'une roue hydraulique. Un canal maçonné, de plus de 4 kilomètre de longueur, est

suspendu, en quelque sorte, aux flancs de la montagne, et rapporte à la rivière, sans en perdre une goutte, toutes les eaux que l'industrie lui a empruntées.

De place en place, des déversoirs peuvent accroître ou modérer le courant de l'eau ; rien de grandiose comme ces cascades puissantes créées par la main de l'homme, et qui ne le cèdent en rien, aux célèbres cascades naturelles de la Chiffa.

La papeterie de M. Fortoul n'est encore installée que d'une manière incomplète, et n'a fabriqué jusqu'ici que du papier fort grossier ; néanmoins, c'est là une industrie nouvelle et fort précieuse dans un pays où elle fait complètement défaut ; les premiers succès qu'elle a obtenus jusqu'ici nous donnent l'espérance qu'elle arrivera bientôt à prendre sa place au milieu des grandes industries et des grandes usines de Blida.

Nous voici au fond de la gorge ; l'escarpement commence couronné sur les crêtes par

la forêt de cèdres et les gourbis des Beni-Salah. A droite, la Fontaine-Fraîche gronde sourdement, emprisonnée dans son château d'eau ; à gauche, s'étalent en gradins le village et le cimetière de Sidi-el-Kebir, dont nous avons déjà parlé. Rien d'agreste et de religieux à la fois comme ce lieu solitaire, comme ce fouillis d'acanthes, de lierres et de plantes grimpantes sous un dôme d'oliviers séculaires, comme ces tombes dont l'éblouissante blancheur tranche sur le vert sombre des hautes herbes qui les entourent.

VIII

Entre la route des moulins et les jardins publics , un mamelon, situé sur la rive gauche de l'oued, domine à la fois la gorge et la plaine ; ses flancs, rongés par la rivière, sont devenus abrupts sur toutes les faces, et on ne peut le gravir que du côté de la ville ; là, une route en lacet conduit lentement au sommet par une pente régulière, laissant à sa droite, gracieusement couchée sur la côte, une vigne vigoureuse, autour d'une maison d'un cachet original.

Les Arabes ont donné à ce mont le nom de Mimich ; ils y avaient construit une sorte

de fortin. Au point de vue stratégique, en effet, la position est admirable ; car elle commande toute l'entrée des gorges et tous les abords de la place. Pendant bien des années, Mimich n'a été qu'une ruine ; c'est depuis deux ans seulement qu'il a été relevé, sur l'initiative d'un des officiers généraux dont nous avons conservé le meilleur souvenir, M. le général Munier, alors colonel des Tirailleurs ; les hauteurs sont couronnées aujourd'hui par une sorte de caserne servant de pénitencier militaire.

Au pied de Mimich, s'étend le camp Bizot couvert de baraquements qui abritent un bataillon de Tirailleurs ; ce camp communique avec la ville par une avenue qui longe, à droite, une plantation de palmiers et de caroubiers encore trop jeune pour être transformée en promenade, et, à gauche, un de nos jardins publics, vulgairement nommé jardin Bizot, et qui s'ouvre en face de la porte du même nom.

Ce jardin n'existe que depuis quelques

années ; aussi, malgré ses robustes eucalyptus, n'y trouve-t-on pas encore, dans le jour, cette ombre épaisse qui protège contre les ardeurs de l'été ; mais, lorsqu'arrive le soir, il s'en dégage un charme presque irrésistible ; une brise quotidienne attirée vers la gorge où elle s'engouffre, chasse en pluie les gerbes d'eau qui s'élancent d'un vaste bassin et scintillent sur les derniers feux du jour ; les araucarias, les eucalyptus, les ficus et les jacarandas balancent mollement leurs têtes verdoyantes, comme pour vous appeler dans les allées qu'ils abritent ; les daturas, les roses, les lilas et les fleurs de toutes nuances tranchent sur ce fond de verdure et mêlent leurs parfums aux senteurs enivrantes de l'oranger.

Réparons ici une injustice ; à quelque opinion qu'ils appartiennent, nos concitoyens ne sauraient nous en blâmer ; ce charmant parterre, où nous allons tous les jours chercher le repos et la fraîcheur, est dû surtout à l'initiative et à l'activité d'un des anciens maires de notre cité : d'un cime-

tière abandonné il a su faire un luxuriant jardin ; il a répandu la vie et la végétation là où régnaient avant lui les ruines et la mort. Aussi, ne faisons-nous que devancer l'opinion de l'avenir en l'appelant ici le jardin Borély. Les cités, en attachant les noms de leurs bienfaiteurs aux œuvres qu'ils leur ont laissées, leur décernent une récompense que n'égale aucune des distinctions du pouvoir, et que le temps même, loin de détruire, ne fait au contraire que consacrer.

Nous recommandons aux touristes l'admirable échappée de la plaine, qui se déroule à leurs pieds, à l'ouest du jardin, masquée en partie par un premier plan de verdure et de fleurs, et au second plan, par les derniers échelons de la montagne, qui s'avance comme pour les protéger contre les atteintes des vents brûlants du désert.

Les deux jardins sont reliés par une allée de platanes, qui forme un dôme de leurs larges feuilles ; des deux côtés, s'étalent des

villas, entassées les unes sur les autres, toujours séparées de la route par des arbres ou des parterres de fleurs, et bordées tantôt par des grilles ambitieuses, tantôt par des haies odorantes mais épineuses, tantôt par une sombre muraille de cyprès. Une allée de piétons, presque parallèle, y conduit encore, bordée par de puissants orangers, taillés en forme de mur, et qui, dans peu d'années, formeront, eux aussi, une immense voûte sur la tête du promeneur.

Les oliviers du grand jardin public sont la véritable merveille de Blida; on a vu, dans la première partie de ce livre, l'origine légendaire que les indigènes du pays leur attribuent; et en admirant ce prodige de la nature, on ne s'étonne plus de cette croyance à une intervention divine. Au dire des voyageurs, ils n'ont de rivaux que ceux de Jérusalem, où le Christ, la veille de son martyre, allait puiser ses inspirations. Quel immense contraste entre ces troncs noueux, qui ont essuyé les ravages des siècles et les ravages de la guerre; et au-dessous, ces

jardins anglais, émaillés de fleurs qui ne doivent vivre qu'un printemps! Entre les arbres, des glycines gigantesques ou des roses grimpantes, aux couleurs variées, mêlent leurs fleurs éclatantes au sombre feuillage de l'arbre de la paix, et se développent plus brillantes et plus vivaces encore, glorieuses d'avoir atteint son sommet; çà et là, une plante grasse est suspendue au tronc, dont les crevasses minées par le temps font comme un vase naturel; au-dessous, dans un bassin qui augmente encore la fraîcheur, des poissons rouges tournent coquettement autour des blanches fleurs de nenuphar. Puis, en face, se trouve la montagne avec ses jardins et ses forêts, ses coupures et ses défilés, ses grands champs verts et ses étroits sentiers suivis seulement par les Arabes; au loin, les femmes mauresques, en haïks rouges, marchent avec le gracieux balancement de leur race, semblables à de gigantesques coquelicots doucement bercés par les brises de l'Atlas.

Le marabout de Sidi Yacoub, religieusement conservé, est toujours un lieu de pèlerinage pour les fidèles qui viennent, aux jours solennels, y apporter leurs offrandes et y réciter leurs prières ; sa simplicité, qui n'a d'égale que sa blancheur, contribue à donner son cachet de poésie au bois consacré par le saint.

Mais, quelle est cette autre « kouba, » qui semble défier sa rivale, et affecte, elle aussi, les formes de l'architecture mauresque ? Tout autour, et sous une voûte de feuillage, est réservée comme une vaste salle de festin. Est-ce un autre marabout qui vient faire concurrence au premier, ou bien est-ce là que les djins se réunissent la nuit pour fêter leurs saturnales, à la barbe du saint vénéré ? Ses fidèles, en tout cas, ne veillent guère sur lui, car nous pouvons distinguer déjà une couronne brisée et des vases de fleurs dont il ne reste que les vestiges ; pénétrons : au centre, l'inscription suivante, distincte encore, près de carreaux

brisés : N. III sept. 1860 ; sur les murs . . . non, ne lisons pas sur les murs, nous n'y verrions que les immondices de l'esprit ; la grossièreté populaire a déjà donné à ce pavillon sa véritable destination dans l'avenir.

O vanité des choses humaines ! ce pavillon suspect, dont les mères écarteront leurs filles, et les hommes leurs jeunes épouses, était né pourtant pour de bien grandes destinées. Cette couronne brisée, ces initiales, cette date, rappellent un kiosque délicieux, orné des fleurs les plus pures et des richesses les plus précieuses, paré pour recevoir un personnage alors auguste et qui courbait bien des têtes sous son orgueilleuse puissance. Étranges destinées que celles de ce kiosque et de cet empire, qui devaient tomber en même temps dans l'opprobre et dans la boue !

IX

Nous allons maintenant conduire le lecteur dans des promenades plus éloignées, et nous allons gravir la montagne qui se dresse devant nous. Voyez-vous au sommet, sur un piton que domine le reste de la crête, ces deux arbres qui se détachent sur l'azur du ciel ? On les croirait gigantesques, et pourtant leur taille n'est qu'ordinaire. Voyez vous encore toute une forêt qui ressemble à toute une suite de ciselures sur la cime ? C'est là le but de notre course; il nous faudra plus de cinq heures pour y parvenir, aussi je vous engage, lectrice, à vous pourvoir

dès la veille, d'une mule docile que vous trouverez facilement auprès des indigènes du pays ; elle portera votre déjeuner et vous permettra, de temps à autre, de reposer vos pieds mignons, fatigués par la pente et par la longueur du trajet.

Deux routes muletieres y conduisent en sortant de Blida, et se réunissent sur les premières crêtes ; l'une s'embranché sur la route des moulins, presque à la sortie de Babel-Rahba ; elle suit une sorte de corniche et traverse toute une série de jardins peuplés surtout par les indigènes ; plus longue et plus accidentée, elle offre pourtant des panoramas bien plus variés. Là, c'est Blida que l'on surplombe, et dont on domine les places, les rues et les toitures des maisons ; là, c'est le cours sinueux de la Chiffa qui serpente comme un fil d'argent au milieu des vertes prairies ; plus loin, c'est Dalmatie et sa gorge, ou Boufarick perdu au milieu de ses platanes.

L'autre est la plus généralement suivie ; elle commence à la sortie de l'usine Boudon,

et s'élève comme un serpent sur les flancs abrupts de la montagne.

Mais à quoi bon vous décrire cette ascension ? N'avons-nous pas un guide dont la plume gracieuse n'a d'égale que son pinceau, dont les descriptions sont aussi belles que les peintures, et les peintures aussi fines que les descriptions ? Cette promenade aux deux cèdres, Eugène Fromentin l'a faite et l'a décrite il y a bien des années, mais la montagne majestueuse n'a pas encore changé d'aspect.

« Tu connais la route escarpée que nous
« avons suivie, cette longue rampe en colimaçon, qui commence au lit de l'Oued,
« décrit de grands cercles sur le flanc nord
« de la montagne, et conduit, en quatre ou
« cinq heures de cheval, au dernier sommet qui domine immédiatement Blida.
« A mi-côte à peu près, se trouve la glacière jadis habitée par les Maltais, pourvoyeurs de neige, charbonniers et chasseurs (aujourd'hui glacière Laval). Il

« reste une ou deux baraques en manière
« d'abri, posées au bord de l'étroite espla-
« nade où, par une claire matinée de mars,
« ensemble, il y a de cela trop d'années
« pour que je les calcule, nous avons vu
« voler des aigles et cueilli des fleurs qui
« ne fleurissent plus en automne. Un peu
« plus haut, sur un piton qui se voit de
« Blida, est perché le télégraphe avec ses
« longs bras articulés qui meurent d'inac-
« tion pendant les obscurs brouillards de
« l'hiver. Tout à fait au sommet, parmi les
« cèdres et sur le dernier repos de la mon-
« tagne, taillée en pain de sucre, subsiste
« encore un vieux marabout autrefois ou-
« vert, aujourd'hui barricadé de brous-
« sailles, qui cependant n'est pas en ruine,
« quoiqu'il ait l'air absolument aban-
« donné. Le plateau n'a pas plus de cent
« pas d'étendue ; il est environné de
« cèdres et pavé de roches vives, plates
« et blanches, si fortement lavées, puis
« dévorées par le soleil, qu'elles ont
« pris l'aspect aride et dénudé des osse-

« ments qui sont restés longtemps en plein
« air. Une herbe rude et courte, sorte de
« végétation métallique, la seule qui puisse
« vivre sur ce sol de pierres et dans les
« duretés de ce haut climat, forme, avec des
« lichens grisâtres et des lambeaux de je
« ne sais quelle mousse épineuse, l'indi-
« gente et morne couverture du rocher.

« Les cèdres sont bas, mais très-larges ;
« leur feuillage est noirâtre, leur tronc
« couleur de fer rouillé. Le vent, les neiges,
« la pluie, le soleil, qui semble encore plus
« âpre ici que dans la plaine, la foudre, qui
« de temps en temps les frappe et les par-
« tage en deux, comme de fabuleux coups
« de hache, toutes les intempéries des sai-
« sons extrêmes, les criblent de blessures
« mortelles qui pourtant ne les font pas
« mourir. Leur enveloppe exfoliée les aban-
« donne et se répand en poussière autour
« de leur tronc. Les passants les ébran-
« chent, les bergers les mutilent, les
« bûcherons en font des fagots ; ils finissent
« petit à petit, mais avec l'intrépidité des

« choses vivaces ; leurs racines ont la soli-
« dité de la pierre qui les nourrit, et la
« sève, qui semble fuir devant les néces-
« sités inévitables de la mort certaine, se
« réfugie dans les rameaux qui toujours
« verdissent et fructifient.

« Nous nous assimes au pied de ces
« vieux arbres respectables et pleins de
« conseils. La journée était belle, et me
« parut triste ; peut-être parce que nous
« n'étions gais ni l'un ni l'autre. Il faisait
« chaud et très-calme, circonstance que je
« n'oublierai jamais, car je lui dois la plus
« forte impression de grandeur et de paix
« complète qu'on puisse éprouver dans sa
« vie. Le silence était si sévère, l'immobi-
« lité de l'air était telle, que nous remar-
« quâmes le bruit de nos paroles, et qu'in-
« volontairement nous nous mîmes à causer
« plus bas.

« Mesuré de l'endroit dont je parle, au
« pied du marabout, l'horizon décrit un
« cercle parfait, excepté sur un seul point
« où le cône noirâtre de la Mouzaïa fait

« saillie. Au nord nous embrassions la
« plaine avec ses villages à peine indiqués,
« ses routes tracées par des rayures pâles,
« puis tout le Sahel, courant comme un
« sombre bourrelet, depuis Alger, dont la
« place exacte était déterminée par des
« maisons blanches, jusqu'au Chenoua,
« dont le pied s'avancait distinctement
« comme un promontoire entre deux
« golfes ; au delà, entre la côte d'Afrique et
« le ciel infini, la mer s'étendait à perte
« de vue comme un désert bleu. Dans l'est
« on apercevait le Djurjura, toujours blan-
« châtre ; à l'opposé, montait la pyramide
« obscure de l'Ouarensenis ; quatre-vingts
« lieues d'air libre, sans nuages et sans
« tache aucune, séparaient ces deux bornes
« militaires posées aux deux extrémités des
« pays kabyles.

« A mes pieds, se développaient quinze
« lieues de montagnes, échelonnées dans
« un relief impossible à saisir, enchevêtrées
« l'une à l'autre, et noyées, confondues
« dans un réseau d'azurs indéfinissables.

« Nous aurions pu voir Médéa, si la ville
« n'était masquée par le Nador et perdue
« dans le pli d'un ravin, qui, lui-même,
« est le versant d'un plateau très-élevé,
« puisqu'il y neige. Droit au sud, et bien
« au delà de ce vague échelonnement de
« formes rondes, de plissures, de vallées,
« de sommets, géographie réduite à l'état
« de carte panoramique du vaste pays mon-
« tueux qu'on appelle le Tell et l'Atlas, on
« découvrait des lignes plus souples, à
« peine sinueuses, tendues comme des
« fils bleuâtres entre les hautes saillies, dont
« la dernière, à droite, porte la citadelle de
« Boghar. Plus loin encore, commençait la
« ligne aplatie des plaines.

« Enfin, à l'extrême limite de cette inter-
« minable étendue, dans une sorte de mi-
« rage indécis, où la terre n'avait plus ni
« solidité ni couleur, où l'œil ébloui sau-
« rait prendre des montagnes pour des
« filets de vapeurs grises, je voyais, du
« moins, V... les nommait avec la certitude
« du voyageur géographe, les sept têtes du

« Seba-Rous, et par conséquent le défilé
« de Guelt-Esthel et l'entrée du pays des
« Oulad-Nail. La moitié de l'Afrique fran-
« çaise était étendue devant nous : les
« Kabyles de l'est, ceux de l'ouest, le
« massif d'Alger, les steppes, et directe-
« ment à l'opposé de la mer, le Sahara. »

Aujourd'hui l'industrie s'est installée, elle aussi, sur ce sommet, couvert de neiges pendant plus de six mois de l'année ; de vastes glaciers qui occupent en hiver plus de deux cents ouvriers, entassent ces neiges, qui fournissent en été aux habitants d'Alger et de Blida des boissons glacées. Le croirait-on, il s'en conserve près de 4,000 mètres cubes ; mais il faut dire que cette neige perd plus de moitié en descendant des glaciers jusqu'à sa destination. Félicitons M. Laval, propriétaire de ces glaciers, qui, sur les terrains qu'on lui a concédés, a entrepris, à lui seul, de réparer les déprédations que causent dans nos forêts les indigènes de la montagne, trop éloignés pour rien craindre

de l'administration forestière. D'immenses plantations de châtaigniers et d'autres arbres d'Europe, viennent tous les ans remplacer les bois détruits par l'inintelligente rapacité des Arabes.

X

Les gorges de la Chiffa ont une réputation presque européenne ; aussi , n'est-il pas de touristes qui, visitant Blida , manquent d'y faire une excursion.

Elles sont traversées par la route nationale de Médéa , qui, de Blida jusqu'à la Chiffa, et de la Chiffa à l'entrée des gorges, se déroule comme un long ruban monotone , laissant, à de rares intervalles, une maison de ferme ou un bouquet d'arbres au bord de la route ; citons pourtant la traversée de la rivière, et les deux ponts de la route et du chemin de fer ; c'est un curieux spectacle que cette rivière desséchée pen-

dant dix mois de l'année, et qui n'offre au regard qu'un étroit courant, se déplaçant tous les jours dans son immense lit de sable.

Mais, comme le spectacle change dès qu'on entre dans les gorges, et comme on se sent vivifié à la fois par cet air plus pur et par le spectacle grandiose qui se développe successivement sous les yeux ! La montagne forme comme une série d'immenses entonnoirs couronnés par des forêts de chênes-lièges, et dont les flancs, le plus souvent à pic, supportent cependant la route, qui quelquefois surplombe, à une hauteur considérable, l'abîme dans lequel mugit le torrent.

Dissimulée dans une courbe de la route et masquée par un pli de terrain, l'auberge du Ruisseau des Singes est adossée de tous les côtés à la montagne ; elle est traversée par un charmant ruisseau qui, de la route, s'élançe dans la rivière en larges cascades ; coquette et séduisante, au milieu du paysage le plus imposant, elle attire irrésistiblement

le touriste, qui trouvera sur ses murs toute une suite de dessins représentant une sara-bande échevelée de singes et de chiens.

Un chemin conduit de l'auberge à l'ancien jardin du quinquina, aujourd'hui abandonné, où bien des essais de culture ont infructueusement été tentés ; on n'y rencontre plus maintenant que des bandes de singes qui, à l'approche de l'homme, se dissimulent derrière les rochers ou sur les cimes des arbres les plus élevés.

A peu de distance au delà, des cascades immenses s'élancent en pluie du haut de la montagne dans le torrent, ou roulent sur une pente rapide ; tandis que de l'autre côté, une grotte naturelle, formée par les eaux, s'ouvre juste sous la route et laisse pendre ses stalactites, dont quelques-unes forment comme des colonnades à ce temple souterrain des puissances des eaux.

Que de poètes ont célébré les sites enchanteurs de cette gorge sauvage et majestueuse ! Que de descriptions signées souvent d'un nom célèbre ! Nous n'en citerons

qu'une seule, de M^{me} Vallory, qui se distingue entre toutes par l'admirable poésie qui s'en dégage :

« J'ai visité les gorges de la Chiffa un
« jour d'été, et un matin d'hiver ; j'ai en-
« tendu le torrent mugir dans son lit de
« rochers ; j'ai vu la montagne pleurer ses
« larmes, larmes qui glissaient sinueuses
« en longs rubans d'argent ou en neige
« roulante depuis la cime jusque dans le
« ravin, et la voiture passait sous l'arche
« des cascades ; j'ai admiré de délicieuses
« touffes de fleurs épanouies dans les
« fissures béantes des rochers, sans qu'on
« sût quelle brise les avait apportées,
« quelle terre végétale les nourrissait,
« quelle rosée les rafraîchissait, et je son-
« geais qu'il en était de même de l'amour.
« Sait-on jamais ce qui le fait naître, de
« quoi il vit, comment il meurt ? J'ai rêvé
« sous les pampres, au murmure des quatre
« cascades qui accouraient du haut des
« crêtes babiller avec la Chiffa, et c'est à

« qui sera la plus gracieuse dans ses
« bonds, la plus coquette, la plus étince-
« lante, la plus étourdissante. J'ai vu un
« troupeau de singes venir le soir s'abreu-
« ver au ruisseau en faisant tomber dans
« l'abîme de petits cailloux qui réson-
« naient comme une fusillade. Les Arabes
« prétendent que les singes sont des
« hommes comme eux, mais qu'ils ne
« parlent pas de peur qu'on ne les fasse
« travailler. Deux aigles planaient sur nos
« têtes, enserrant dans leurs cercles ver-
« tigineux un pauvre oiseau qui essayait
« en vain de leur échapper. Puis le soleil
« se retira peu à peu ; l'ombre se fit au
« fond du ravin ; les sommets rayonnaient
« toujours. La lune vint ensuite ouvrir sur
« l'abîme son grand œil rêveur et verser
« dans l'âme le recueillement des saintes
« remembrances, bonheurs enfuis, amours
« éteints ou plutôt endormis, car l'amour
« est éternel comme l'âme, comme Dieu,
« comme tout ce qui est lumière.

.

« Le grand air, la liberté, les sites admi-
« rables qui vous entourent font de vous
« comme un être nouveau ou plutôt renou-
« velé.

« Cette séve de vie qui monte de toutes
« parts, et dont s'abreuve l'organisme, lui
« communique une énergie inconnue. L'es-
« prit se limpifie pour refléter les grandes
« scènes qu'il contemple ; de magnétiques
« courants s'établissent entre l'homme et
« la nature ; il lui verse ses pensées, elle
« lui renvoie la sensation et l'émotion.
« Puis, au retour, on songe, on palpite, on
« frissonne, comme au souvenir d'une
« heure d'amour envolée, dont le parfum
« est resté au cœur. »

Qu'ajouter à ces pages si délicieusement
pensées, si gracieusement écrites ? Laissons
le lecteur sous le charme de cette poétique
description ; puisse-t-il désirer la relire
dans les gorges mêmes qui l'ont inspirée !



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Dédicace.....	1
Préface.....	3
I.— Histoire légendaire des marabouts de Sidi Ahmed el Kebir, et de Sidi Yacoub.....	5
II.— Histoire de la création de Blida par Sidi Ahmed el Kebir et les Maures andalous. — Tremble- ments de terre de 1825 et 1867..	22
III.— Occupation de Blida par les Fran- çais. — Héroïque défense du sergent Blandan près de Mered.	34
IV.— Statistique. — Les administrations militaires. — Le Tribunal. — L'enseignement à Blida.....	45

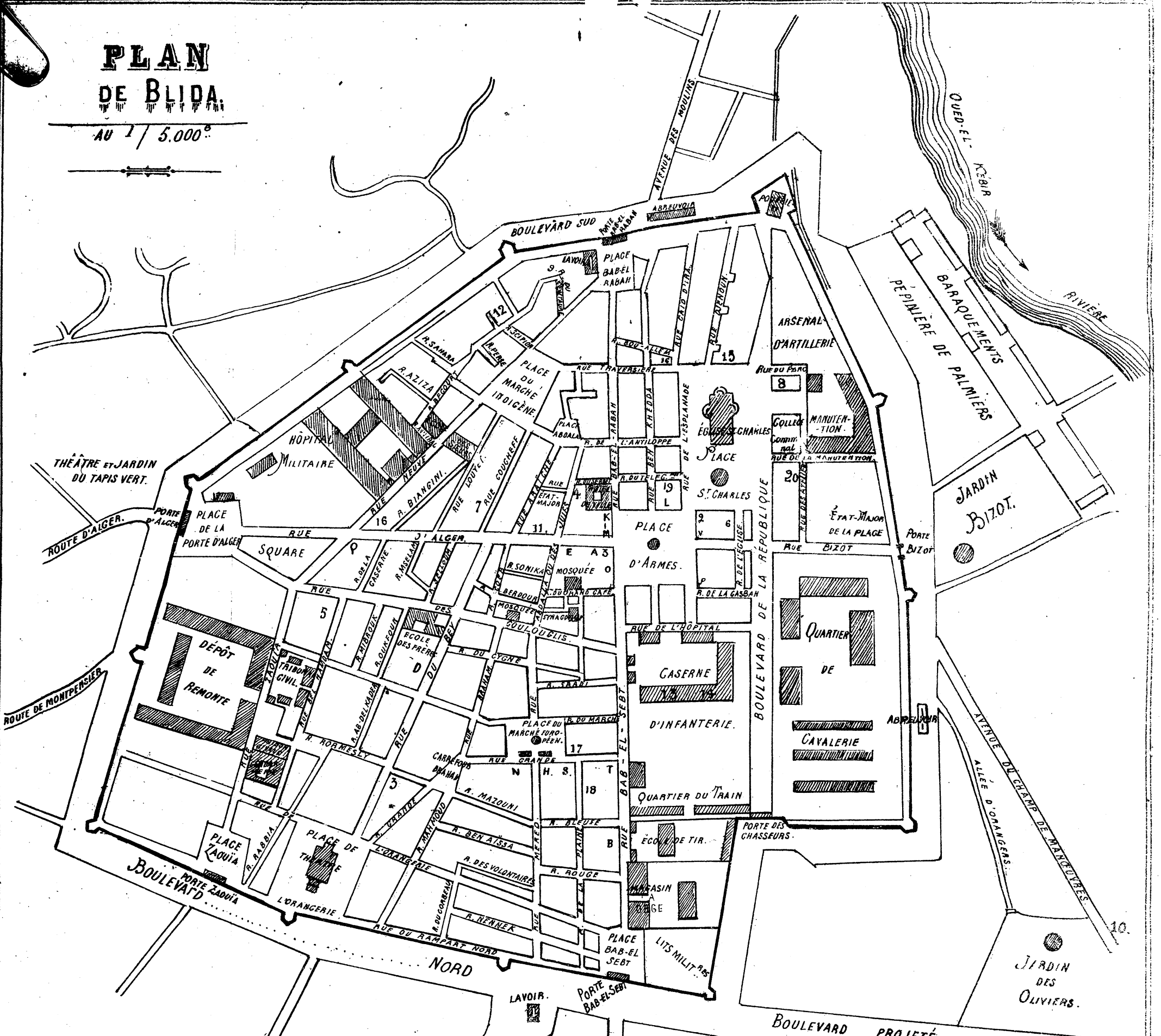
V.— Description de la ville. — Histoire du centre de la place. — Le théâtre d'hiver. — L'église. — L'école de tir, — Les docks. — Les hôtels. — Les harras. — Le palais de justice. — L'hôpital. — Les marchés. — La place de l'Orangerie	50
VI.— La gare. — L'usine à gaz. — Les tabacs. — Les orangeries.....	69
VII.— La gorge de l'Oued. — Les usines. — Le cimetière de Sidi el Kebir.	81
VIII.— Mimich. — Les jardins publics ...	89
IX.— Promenade à la forêt de cèdres, au sommet de la montagne....	97
X.— Promenade aux gorges de la Chiffa.....	107

BLIDAH. — TYP. A. MAUGUIN.

Handwritten text and lines on the right edge of the page, possibly a page number or margin note.

PLAN DE BLIDA.

AU 1 / 5.000^e



HÔTELS.

- A. D'ORIENT, RUE D'ALGER.
- B. GÉRONDE, R. BAB-EL-SEBT
- C. DE FRANCE, R. MÉRÉD.
- D. DES BAINS FRANÇAIS, R. DU BEY
- E. DES ARTS RÉUNIS, R. D'ALGER.
- F. DE LA SYRÈNE, R. DU BEY.
- G. DU CHEVAL BLANC, R. MÉRÉD.
- H. DU VEAU QUI TÊTE, R. GRANDE
- I. CHOPITEL, R. DU BEY.
- J. BALLANDY, R. BAB-EL-SEBT.
- K. GRESSENTY, PLACE D'ARMES

CAFÉS

- L LAVAL, PLACE D'ARMES.
- M DE LA POSTE - d° =
- N CATTEIGNE, RUE GRANDE
- O D'ORIENT, PLACE D'ARMES
- P DE L'UNION, - d° =
- Q DE LA TOUR DE VESONE, R. D'ALGER.
- R DU GLOBE, = RUE BAB-EL-SEBT
- S DES ARTS-ET-MÉTIER, R. GRANDE
- T DU NORD, = d° =
- U LOMBARDO, PLACE D'ARMES.

MARCHE AUX BESTIAUX.

ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

- 1. POSTE AUX LETTRES, PLACE D'ARMES
- 2. TÉLÉGRAPHE, = d° =
- 3. MESSAGERS, RUE D'ALGER.
- 4. COMMISS. DE POLICE, R. DU SABBAT
- 5. TRÉSOR, RUE BEL-HANDANI
- 6. JUSTICE DE PAIX, R. DE L'ÉGLISE
- 7. MAHAKMA DU CABI, R. COUGHEFF
- 8. S. INTEN. MIL. BOUL. DE LA RÉP.
- 9. DJEMAA DES NÈGRES, R. DU CENTR.
- 10. ABATTOIR, AVENUE DU CHAMP DE M.
- 11. CAMIONNAGE DU CH. DE FER D'ALGER.
- 12. GÉNIE MIL. R. BECOURT
- 13. CONS. DE GUERRE, ALA CAS.
- 14. PRISON MIL. D'INFAN.
- 15. MAISON DE CURE, R. TRAVE.
- 16. BAINS MAURES, R. NEUVE DU BEY, CAID. DI IMA.
- 17. BAINS PARADIS, R. GRANDP
- 18. SALLE DE VENTE, R. DE LA PLAIN.
- 19. CONS. D'UN. R. DU TÉLÉGR.
- 20. RIGETTE MIL. R. DES ATILIER.

